$2.95

Pierre Saurel

le manchot

COLLECTION ROMAN POLICIER

L'Abeille amoureuse

QUÉBEC/AMÉRIQUE

Pierre Saurel

Le Manchot # 9

L’Abeille amoureuse

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 406 : version 1.0

L’Abeille amoureuse

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1981.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette
http://www.editions-police-journal.besaba.com/
http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/

I

Un client disparu

Depuis que Robert Dumont avait abandonné son poste, au sein de la police officielle, son agence de détectives privés était devenue l’une des plus populaires et des plus recherchées du Québec.

Le policier manchot avait réussi à éclaircir certains mystères qui lui avaient apporté une publicité gratuite.

Le Manchot avait maintenant un bureau, établi sur des bases solides. Trois employés travaillaient régulièrement pour lui : Michel Beaulac, un jeune homme qui ne demandait qu’à suivre les traces de son patron ; Candy Varin, une excellente collaboratrice, une fille très sexy qui n’avait pas froid aux yeux et qui aimait autant les hommes que les aventures ; et enfin, Rita, une habile secrétaire. À ce groupe, se greffaient d’ex-policiers, amis du Manchot. Ces policiers, aujourd’hui à leur retraite, ne demandaient pas mieux que d’épauler leur ancien collègue.

Robert Dumont avait tout pour être heureux. Mais, malgré ses succès en affaires, la malchance semblait s’acharner sur lui.

La seule femme qu’il avait véritablement aimée avait été assassinée au cours d’une aventure(*). Lors de sa dernière enquête, il était passé à un cheveu de toucher une récompense de plus de cent mille dollars, et voilà que, maintenant, un incendie s’était déclaré, rue Saint-Denis, dans la bâtisse qui abritait les bureaux de l’agence.

Les locaux du Manchot étaient situés au sous-sol de l’immeuble. Sur le devant, une très vaste pièce servait de bureau à Rita et aux autres enquêteurs. Juste à l’entrée de cette pièce, on avait installé quelques fauteuils où les clients pouvaient attendre, tout en lisant quelques revues. Une seconde pièce constituait le bureau de

Dumont, et une troisième avait été aménagée en gymnase où le Manchot et ses collaborateurs s’entraînaient régulièrement.

Comme l’incendie avait débuté dans un bureau du premier étage, pour se propager rapidement à une partie de l’édifice, les locaux du Manchot n’avaient été affectés que par l’eau et surtout la fumée.

Quand même, Dumont se voyait obligé d’interrompre ses activités pour une période d’au moins trois jours. Il n’y avait plus d’électricité dans la bâtisse, plus de téléphone et, évidemment, les ouvriers étaient en train de tout remettre en état.

Le Manchot avait donc donné congé à tous ses employés. « Prenez au moins trois jours. Je me mettrai en communication avec vous. » Et il songeait : « Ça allait trop bien, nous avions trois ou quatre enquêtes en cours. Il va falloir confier ce travail à une autre agence. »

Cependant, depuis quelques semaines, le Manchot trouvait ses locaux un peu exigus. Quand des clients attendaient dans la grande pièce du devant, Michel, Candy et les employés temporaires étaient constamment dérangés. « Il serait peut-être temps de me trouver un autre local, plus vaste. »

Et il rêvait d’un local où ses collaborateurs auraient leur propre bureau, en plus d’une autre petite pièce pour y classer tous les dossiers, d’un bureau pour lui, le Manchot, d’une salle d’attente où travaillerait la secrétaire et, enfin d’un gymnase moderne. Ça, il y tenait par-dessus tout. Il savait fort bien que sans ce gymnase, lui et ses collaborateurs ne trouveraient jamais le temps d’aller s’entraîner.

« À cause de cet incendie, je puis facilement briser mon bail et m’établir ailleurs. Mais, pour ça, il faudra le faire petit à petit. »

Ce jour-là, Robert Dumont arrêta au bureau de poste où l’agence avait son casier postal. Il voulait ensuite passer au bureau et jeter un coup d’œil sur les classeurs et les différents dossiers, afin de se rendre compte si ces derniers n’avaient pas été abîmés par l’eau. Comme tous les jours, il y avait passablement de courrier. Mais c’était, encore une fois, presque uniquement de la publicité.

Cependant, une lettre attira soudain l’attention du détective. Sur l’enveloppe, c’était écrit « Robert Dumont, détective manchot ».

Suivait l'adresse et, au bas de la lettre, on avait ajouté en caractères d'imprimerie : « PERSONNELLE ». Le Manchot jeta un coup d'œil sur l'oblitération du bureau de poste. « Hum... trois jours, et la lettre a été postée à Montréal... On donne toujours un service aussi rapide ! »

Il attendit d'être assis dans sa voiture pour trier son courrier et ouvrir cette enveloppe qui l'intriguait. Il lut :

« Monsieur Dumont,

J'ai cherché à vous téléphoner à trois reprises, mais on me dit que votre numéro est en « dérangement ». Je me permets donc de vous écrire. Il faut absolument que je vous rencontre. C'est très sérieux, on veut m'assassiner et je ne peux pas m'adresser à la police.

Je joins à la présente un mandat-poste au montant de 500 $, simplement pour vous prouver le sérieux de ma demande. Vous pouvez me rejoindre, soit à mon hôtel, soit chez une amie. »

Suivaient les deux numéros, et la lettre était signée « Hubert Lefrançois ».

Le Manchot jeta un coup d'œil sur le mandat-poste, fait à l'ordre de Robert Dumont. Il maugréa : « À cause de cet incendie et du bon service postal que nous possédons, ça fait au moins deux jours que j'aurais dû entrer en communication avec ce type. »

Il décida immédiatement de changer ses plans. Il n'était pas éloigné de son appartement, c'était l'endroit idéal pour loger ses appels téléphoniques.

Une fois chez lui, il composa le numéro de l'hôtel.

– Je voudrais parler à monsieur Hubert Lefrançois, s'il vous plaît.

– Un instant.

Environ une minute plus tard, l'employé de l'hôtel répondait :

– Je regrette, monsieur, mais nous n'avons aucun client qui porte ce nom.

– Pourtant, il m'a écrit qu'il devait descendre chez vous.

– Il n’est peut-être pas encore arrivé. Un instant, je vais vérifier de nouveau.

Cette fois, l’employé put donner des renseignements supplémentaires.

– Monsieur Lefrançois a bien fait une réservation ici. Il devait arriver avant-hier ou, au plus tard, hier. Il n’a pas annulé sa réservation, mais nous ne pouvons plus garder sa chambre. Il aurait dû nous téléphoner. Je regrette, ce sont tous les renseignements que nous possédons.

Le Manchot raccrocha, vérifia le second numéro qu’il composa aussitôt.

– Allô ! fit une voix féminine.

– J’aimerais parler à monsieur Hubert Lefrançois.

– Je regrette, monsieur, monsieur Lefrançois n’habite pas ici. Il est descendu à l’hôtel Mont-Royal. Vous pouvez sûrement le rejoindre là.

– J’ai appelé à l’hôtel Mont-Royal, mademoiselle. Monsieur Lefrançois y a bien réservé une chambre, mais il ne s’est pas présenté.

– Dans ce cas, monsieur, je n’y peux rien. Je n’ai parlé à monsieur Lefrançois, au téléphone, qu’une seule fois. Je ne le connais pas plus que ça. J’ignore même où il demeure. Il se peut qu’il me rappelle. Si vous voulez me laisser votre nom et votre numéro de téléphone, monsieur...

Le Manchot réfléchit une seconde, puis répondit :

– Non, laissez, mademoiselle, c’est inutile.

Après avoir raccroché, Dumont froissa la lettre et la jeta dans son panier. « Une autre affaire chez le diable, pensa-t-il. J’espère que ces réparations ne s’éterniseront pas. »

Quelques instants plus tard, il sortait de chez lui. Il se rendit au dépanneur du coin pour prendre son journal du matin, puis il décida de retourner au bureau.

Après avoir mis le moteur de sa voiture en marche, machinalement, comme il le faisait tous les matins, il jeta un coup d'œil sur l'en-tête du journal.

On y parlait de sport et de politique ; mais un troisième titre attira l'attention du Manchot.

Autre meurtre à Montréal.

En sous-titre, on avait ajouté :

Homme trouvé assassiné dans le port. Lire page 2.

Le Manchot tourna la page. L'article n'était pas très long. La nouvelle devait être parvenue au journal quelques instants seulement avant sa parution.

Hier soir, vers dix heures, lut-il rapidement, *on a découvert, dans le port de Montréal, le corps d'un homme. L'inconnu a été abattu à bout portant. Une balle l'a frappé à la poitrine, l'autre à la tête. Pour l'instant, on ne connaît pas d'autres détails sur l'affaire, mais tout semble indiquer qu'il s'agirait d'un règlement de comptes de la pègre.*

Mais, juste à côté de cet article, on avait ajouté dans un petit carré :

Dernière heure – Nous venons d'apprendre, au moment de mettre sous presse, que la victime aurait pour nom Hubert Lefrançois. L'enquête continue.

Brusquement, le Manchot tourna la clef de contact et arrêta le moteur de sa voiture.

– Hubert Lefrançois... murmura-t-il, le même nom que mon client...

Il lui fallait absolument obtenir plus de détails. Il ne voyait qu'un moyen. « Seule la police officielle peut me renseigner. »

Et, pour la seconde fois en moins de quinze minutes, il quitta son automobile. Il remonta à son appartement et ramassa la lettre qu'il avait jetée. Il réfléchissait rapidement. « Si j'appelle à l'escouade, même si je ne me nomme pas, on reconnaîtra ma voix et Bernier ne permettra jamais qu'on me donne des renseignements. »

L'inspecteur Bernier, chef de l'escouade des homicides de la police de la Communauté urbaine de Montréal, ne s'était jamais bien entendu avec le Manchot, du moins après que ce dernier eut été victime d'un accident qui lui avait coûté une partie de l'avant-bras gauche. Une sourde animosité s'était installée entre ces deux hommes, obligeant le Manchot à prendre une retraite prématurée. « Si seulement je pouvais savoir qui est chargé de l'enquête. »

Il songea alors à Michel Beaulac. Il n'y avait aucun danger qu'on reconnaisse sa voix. Il pourrait facilement obtenir le renseignement que désirait le Manchot.

Il appela donc chez Michel. La sonnerie se fit entendre à six reprises. « Il m'a laissé entendre qu'il prendrait trois jours de vacances et qu'il ferait peut-être un court voyage. Il a dû mettre son projet à exécution. »

Le Manchot raccrocha, puis appela aussitôt chez Candy. Sa figure s'éclaira d'un sourire lorsqu'il reconnut la voix de sa blonde collaboratrice.

– Ouf ! J'ai eu peur que tu sois absente, toi aussi.

– Un peu plus et vous me manquiez, je me préparais justement à sortir.

– Comme ça, je te dérange ?

– Pas une miette, j'avais décidé d'aller faire un brin de magasinage. Dans notre métier, on n'a pas souvent le temps de visiter les magasins. Quelque chose de spécial, Robert ?

– Oui, j'aurais un service à te demander. Je comprends que tu es en congé, mais...

– Voyons donc, c'est pas un congé ordinaire, ça... non, non, je suis toujours à votre service. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Puisque tu te préparais à sortir, saute dans ta voiture et viens me rejoindre.

– Vous êtes au bureau ?

– Mais non, à la maison. Tu sais bien que, pour le moment, au bureau, les téléphones sont hors d'usage.

– Attendez-moi, j’arrive.

Le Manchot en profita pour appeler au journal qui avait publié la nouvelle. Il s’identifia et on le passa à un journaliste.

– Je regrette, monsieur Dumont, mais nous n’avons pas de détails sur cette affaire.

Le Manchot crut bon d’expliquer :

– J’ai déjà travaillé pour un monsieur Hubert Lefrançois. Alors, je me demandais si c’était le même homme.

– Ce Hubert Lefrançois qui a été tué habite Matane ou, du moins, dans cette région. Quand on a voulu vérifier son identité, il a fallu attendre que la parenté soit prévenue. C’est à la toute dernière minute que la police a pu nous transmettre l’information. Maintenant, le journaliste qui essaie d’obtenir de plus amples renseignements sur cette affaire n’est pas ici. Voulez-vous que je lui demande de vous téléphoner ?

– Non, ce n’est pas nécessaire. Je crois qu’il ne s’agit pas du même Lefrançois. De toute façon, je communiquerai avec la police. Qui s’occupe de l’affaire ?

– Un instant.

Au bout de quelques secondes, le journaliste répondit :

– Nous n’avons pas le nom de celui qui a été chargé de l’enquête.

– Merci quand même.

Le Manchot raccrocha. Il était perplexe. « Pourquoi cet homme, qui habitait la Gaspésie, était-il venu à Montréal ? Pourquoi avait-il cherché à retenir ses services ? Si seulement il n’y avait pas eu cet incendie, je lui aurais sûrement parlé. »

Lorsque la belle Candy arriva, il la mit au courant de la situation.

– Qu’est-ce que vous comptez faire ?

– Il n’y a que deux solutions. Lefrançois m’a fait parvenir un mandat-poste au montant de cinq cents dollars. Je puis le retourner à la succession et laisser la police mener son enquête. Je peux également garder l’argent. Mais à ce moment, c’est comme si j’avais

un contrat, je suis obligé de m'occuper du cas Lefrançois. Cinq cents dollars, c'est très peu. Si l'enquête s'éternise le moindrement...

Mais Candy connaissait bien son patron.

– Ce type qui se fait descendre avant de vous avoir rejoint, ça vous intrigue, avouez-le.

– Oui, c'est vrai. Et puis, qui nous dit que les assassins ne sont pas au courant de la lettre ? Lefrançois a pu causer avec eux et leur dire qu'il avait communiqué avec moi. Ça peut nous entraîner des tas d'ennuis. Dans un cas comme celui-là, mieux vaut prévenir que guérir. Il me faut donc plus de renseignements et la seule personne capable de me les donner, c'est le policier chargé de l'enquête.

– Vous le connaissez ?

– Je ne sais même pas qui c'est. Si j'appelle l'escouade, on me reconnaîtra, l'inspecteur Bernier le saura et on aura des problèmes.

Candy s'empara du téléphone.

– Je vais vous avoir ce renseignement en un rien de temps.

Mais le Manchot lui arracha le récepteur des mains.

– Non !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– À la seconde où tu nommeras le nom de Lefrançois, on cherchera immédiatement à retracer l'appel. Donc, nous ne serons guère plus avancés. Il y a un téléphone public, juste au coin de la rue.

– J'y vais tout de suite.

– Une seconde. Ne parle pas trop. Cherche simplement à savoir qui est chargé de l'enquête.

– Et si on refuse de me le dire ? Je pourrais prétendre que je suis journaliste, mais ça prend pas toujours.

– Non, tu fais mieux de laisser croire que tu possèdes un renseignement important. À ce moment, on te donnera un nom.

Quelques instants plus tard, Candy sortait de l'appartement du Manchot. Elle se rendit à la cabine téléphonique et appela la

centrale de la police.

– Escouade des homicides, s'il vous plaît.

Bientôt, une voix répondit :

– Escouade des homicides, Morin à l'appareil.

– Pouvez-vous me dire qui s'occupe du cas Lefrançois ? Vous savez, le type qu'on a trouvé mort dans le port, hier soir.

– Pour quelle raison voulez-vous savoir ça, mademoiselle ?

– C'est personnel. Je veux parler seulement à celui qui dirige l'enquête.

– Il n'est pas encore rentré. Il peut vous rappeler ?

– Non, non, je veux pas laisser mon nom. J'ai trop peur.

Candy jouait fort bien la comédie.

– Une seconde, je vous passe l'inspecteur Bernier...

– Non, non...

– Je vous en prie, mademoiselle, ne raccrochez pas.

Candy savait que les policiers cherchaient à repérer l'appel.

– Vous voulez pas me donner son nom ? Tant pis ; je l'aurais appelé plus tard, une fois seule... À quelle heure l'attendez-vous ? Je vous en prie...

– Le sergent-détective Duval doit rentrer d'un moment à l'autre ; mais, vous savez, quand un policier dirige une enquête...

Mais Candy ne l'écoutait plus. Elle avait raccroché.

À l'escouade des homicides, une activité fébrile régnait. L'inspecteur Bernier était sorti de son bureau.

– Elle a raccroché, déclara Morin.

– Avez-vous pu retracer l'appel ? tonna Bernier.

– Elle téléphonait d'une boîte, fit un autre policier.

– Je le savais, j'en étais certain. Quand Duval rentrera, dites-lui que je veux le voir immédiatement. Il me faut cette femme. Depuis le début de cette affaire, on nous prend pour des imbéciles. On tente de nous faire croire à un règlement de comptes de la pègre.

Il brandit un papier qu'il tenait à la main.

– Je viens de recevoir un rapport du médecin légiste, j'en attends un plus complet. Lefrançois était mort depuis au moins une heure, lorsqu'on lui a tiré deux balles dans la peau.

II

Un héritage

Le Manchot feuilleta rapidement son calepin.

– Duval, Roger, j'ai son numéro personnel, dit-il à Candy. Je vais appeler chez lui. Tu as fait du bon travail.

– Mais vous aviez entièrement raison. Si j'avais téléphoné d'ici, l'appel aurait été retracé. Le policier qui m'a répondu cherchait à me retenir et j'ai l'impression que c'est sans le vouloir qu'il a laissé tomber le nom de Duval.

Déjà, Dumont avait composé le numéro. C'est une voix de femme qui lui répondit :

– Allô !

– Madame Duval ?

– Oui.

– Est-ce que votre mari est là, présentement ?

– Non, je regrette, il est à son travail.

– Ici Robert Dumont, vous vous souvenez de moi, je travaillais...

– Mais oui, je me souviens parfaitement, monsieur Dumont. Comment allez-vous ? Justement, Roger et moi parlions de vous l'autre jour. Vous réussissez très bien avec votre agence.

– Merci. Pourriez-vous demander à Roger de me téléphoner chez moi ?

– Vous n'avez qu'à appeler à son bureau, monsieur Dumont. S'il n'est pas là, on lui fera le message.

Le Manchot expliqua alors :

– Roger a dû vous raconter que je ne m'entends pas très bien avec son supérieur, l'inspecteur Bernier. Si ce dernier apprend que

je désire parler à votre mari, ça pourrait lui causer des ennuis.

Madame Duval avait fort bien compris. Duval, d’ailleurs, comme tous les membres de l’escouade des homicides, n’aimait pas particulièrement son chef.

– Bon, je vais faire une chose pour vous, monsieur Dumont. Je vais appeler moi-même mon mari et je lui demanderai d’entrer en communication avec vous dès qu’il le pourra.

– Oui, mais qu’il ne me téléphone pas du bureau.

– Ne craignez rien.

Le Manchot raccrocha. Il se leva, marcha lentement tout en réfléchissant, puis s’arrêta devant Candy.

– Si je te demande de me donner un coup de main dans cette enquête...

– Je vous l’ai dit, tantôt... Je me considère toujours en service. J’ai plus de tête que Michel, moi, je suis pas partie en vacances.

Dumont retourna à son bureau, ouvrit un tiroir et sortit le livre rouge publié par la compagnie de téléphone. Il vérifia rapidement le second numéro, sur la lettre de Lefrançois. « J’ai trouvé ».

Il s’assit à son bureau et écrivit sur son bloc-notes : « Carmen Nadeau ». Il y ajouta une adresse, rue Tanguay, puis tendit le papier à Candy.

– Qu’est-ce que c’est ?

– C’est le nom et l’adresse d’une amie de Lefrançois. J’ai téléphoné à cette demoiselle Nadeau. Elle dit n’avoir parlé qu’une seule fois à Lefrançois, mais j’ai bien l’impression qu’elle en sait plus long qu’elle ne veut le dire.

– Vous voulez que j’aille la voir ?

– Oui et essaie de lui tirer les vers du nez.

– En me faisant passer pour une journaliste ? demanda Candy.

Le Manchot réfléchit quelques secondes, puis :

– Non, fit-il, elle refusera de parler. Dis-lui carrément que tu travailles pour moi, que Lefrançois m’a écrit et que c’est dans sa

lettre que nous avons trouvé son nom. Je te fais confiance. Généralement, les gens détestent avoir affaire à la police, surtout quand il s'agit d'une cause de meurtre.

Candy était toute souriante.

– Comptez sur moi, elle parlera. Je vais lui flanquer la frousse. La peur, ça peut faire causer un muet.

Elle jeta un second coup d'œil sur le papier.

– Rue Tanguay, où est-ce ?

– Dans le nord de la ville, dans le quartier Ahuntsic. C'est une rue qui va du nord au sud, à l'ouest de Saint-Laurent.

– Je trouverai. Vous resterez ici ?

– Oui, du moins jusqu'à ce que j'aie des nouvelles de Duval. Ensuite, je ne sais pas. Tu n'auras qu'à laisser le message à ma téléphoniste et je te rappellerai.

– O.K., comptez sur moi, lança-t-elle en sortant.

Une demi-heure s'était écoulée lorsque le sergent-détective Duval entra en communication avec le Manchot.

– Ma femme m'a fait le message. Que se passe-t-il, Dumont ?

– Vous êtes toujours en charge de l'affaire Lefrançois ?

– Oui, pourquoi ?

– Ce serait trop long à expliquer au téléphone, mais disons simplement que cette affaire m'intéresse. Moi, je ne demande pas mieux que de collaborer avec la police officielle. C'est une chose que Bernier est incapable de comprendre. Est-ce que nous pouvons nous rencontrer ?

– Certainement, je vais passer à votre bureau...

– Non, il est fermé temporairement. Vous avez mon adresse ?

– Non.

Dumont la lui donna.

– Je ne bouge pas d'ici ; je vous attends, Roger.

– Très bien, à tout à l'heure.

*

La femme qui vint ouvrir la porte de la maison de la rue Tanguay était dans la trentaine, probablement assez avancée. Elle était grande, mince et assez jolie. Ses cheveux bruns étaient coupés court. Elle était élégamment vêtue.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Madame Carmen Nadeau ?

– C'est moi. Si c'est pour me vendre quelque chose, mademoiselle, je...

– Non, je désire vous parler de monsieur Hubert Lefrançois.

Le nom avait produit son effet. La femme resta quelques secondes sans dire un mot, puis avec beaucoup de sang-froid, elle demanda, en s'efforçant de prendre un air innocent :

– Quel nom avez-vous dit ?

– Hubert Lefrançois.

– Je regrette, mais vous devez faire erreur, je ne connais personne de ce nom. Excusez-moi, mademoiselle.

Elle voulut refermer la porte, mais, rapidement, Candy avait glissé son pied dans l'entrebâillement.

– Comme vous voudrez, madame. Si vous préférez avoir une petite conversation avec les membres de l'escouade des homicides, libre à vous. Je leur dirai tout ce que je sais. Moi, je voulais tout simplement vous éviter des ennuis.

Carmen Nadeau entrouvrit de nouveau la porte.

– Qui êtes-vous ?

– Vous avez sûrement entendu parler de Robert Dumont, le détective privé qu'on appelle « Le Manchot » ?

– Oui, vaguement.

– Je suis une de ses collaboratrices. Le Manchot enquête sur la mort de monsieur Lefrançois.

– Pour le compte de qui ?

– Pour le compte de la victime elle-même, qui avait retenu les services de mon patron. Monsieur Dumont a reçu une lettre fort intéressante ce matin... Que diriez-vous si nous poursuivions cette conversation à l'intérieur ?

Cette fois, Carmen Nadeau laissa entrer Candy.

– Je m'excuse, mademoiselle, fit la femme ; mais, avant d'aller plus loin, pourriez-vous vous identifier ?

– Certainement.

Candy lui tendit sa carte, avec photo.

– Candine Varin... oui, c'est bien vous. Venez vous asseoir.

Elle fit passer Candy dans un salon fort bien meublé. Carmen Nadeau avait sûrement une bonne situation, ou un mari qui possédait une certaine aisance.

– Assoyez-vous. Je vous écoute ; que désirez-vous savoir ?

– Je vous apprendrai rien si je vous dis que monsieur Lefrançois a été assassiné hier soir ?

Carmen allait s'asseoir, mais elle se redressa brusquement.

– Qu'est-ce que vous dites ? Assassiné ?

– Vous l'ignoriez ? La nouvelle est pourtant dans tous les journaux.

– Je ne suis pas encore sortie et je n'ai même pas écouté la radio. Ça, par exemple ! Hubert Lefrançois a été assassiné...

Elle marchait maintenant, nerveusement, sans même regarder Candy. Pour mieux briser la glace, la statuesque blonde lui offrit une cigarette.

– Non, merci, je ne fume pas.

Enfin, elle décida de s'asseoir puis, brusquement, elle demanda :

– Pourquoi ce Manchot enquête-t-il dans cette affaire ?

– Je vous l'ai dit tantôt, mon patron a reçu une lettre.

Hubert Lefrançois voulait retenir les services de monsieur Dumont.

Candy lui parla de l’incendie qui avait obligé le Manchot à fermer temporairement les portes de son agence.

– Si monsieur Lefrançois avait pu rejoindre Robert Dumont au moment où il a cherché à lui téléphoner, il serait probablement encore de ce monde.

Carmen Nadeau se releva, se dirigea vers un petit meuble servant de cabinet à boisson.

– Prendriez-vous quelque chose ? Moi, j’ai besoin d’un remontant.

– Je vous remercie, répondit Candy, mais jamais le matin pour moi.

Tout en se versant une bonne rasade, Carmen Nadeau demanda :

– Et monsieur Lefrançois a parlé de moi dans sa lettre ? Qu’est-ce qu’il a dit exactement ?

Candy, habilement, sut contourner la difficulté.

– Je l’ignore, monsieur Dumont m’a parlé seulement au téléphone. Il m’a dit de venir vous trouver, de vous questionner. Il faut me dire tout ce que vous savez sur ce monsieur Lefrançois, ça évitera probablement des tas d’ennuis à tout le monde. Présentement, monsieur Dumont enquête de son côté. Je suis persuadée que votre témoignage pourra beaucoup l’aider.

La femme vida son verre d’un trait et s’en versa un second.

– Quelqu’un, un homme, m’a téléphoné ce matin, me demandant si monsieur Lefrançois était ici. C’est monsieur Dumont, je suppose ?

– Je l’ignore, mais je crois pas. S’il vous avait appelée, il m’aurait certainement pas demandé de venir vous trouver.

Et Candy décida d’y aller carrément avec ses questions.

– Vous connaissiez bien ce monsieur Lefrançois ?

Devant son hésitation, elle enchaîna immédiatement :

– Quand l’avez-vous vu pour la dernière fois ?

Retournant lentement à son fauteuil, Carmen répondit :

– Je n’ai pas rencontré monsieur Lefrançois. J’ai reçu un appel de lui, c’est tout. Comme vous voyez, je ne puis guère vous aider. Nous devions nous rencontrer, mais j’attendais toujours son coup de téléphone. Maintenant, je comprends pourquoi il ne m’a pas donné de ses nouvelles.

Candy avait sorti son calepin et notait rapidement les réponses de Carmen.

– Il vous a sans doute donné des détails. Il a dû vous dire le but de sa visite, non ?

Carmen avala une gorgée de scotch. Elle était hésitante :

– Si je vous dis la vérité, vous ne me croirez pas. C’est une histoire passablement abracadabrante. Ça remonte déjà à quelques années, lors de mon séjour en Gaspésie.

Candy prenait bien garde de l’interrompre. Quand une personne décide de se confier, il faut la laisser dire. Lui poser une seule question pouvait la distraire, l’empêcher de continuer son récit.

– C’est une question d’héritage.

De nouveau, un lourd silence régna dans la pièce. Si Carmen Nadeau parlait si lentement, son récit allait être long. Candy songea qu’elle en aurait sûrement pour une bonne partie de l’avant-midi.

– Avez-vous déjà entendu parler de l’Abeille amoureuse ? Candy, surprise, ne put s’empêcher de s’écrier :

– Qu’est-ce qu’une abeille amoureuse vient faire dans cette histoire de meurtre ?

– Je l’ignore. L’Abeille amoureuse, c’est le bijou que je dois recevoir en héritage, le bijou que monsieur Lefrançois devait venir me porter. Il a quitté la Gaspésie spécialement pour me livrer ce bijou.

– Il a une grande valeur ?

– Non, du moins, je ne crois pas. Je n’ai vu ce bijou que deux fois. Je m’y connais en bijoux, je travaille pour une compagnie qui fait justement l’évaluation des pierres précieuses. Je puis me tromper, mais selon moi, ce bijou vaut moins de 10 000 dollars.

– C’est quand même une très belle somme.

– L’Abeille amoureuse a beaucoup plus de valeur que cela pour les collectionneurs, pour ceux qui sont à la recherche de tout ce qui est insolite. Je vais vous résumer l’histoire incroyable de ce bijou. Ensuite, vous comprendrez mieux.

III

Une légende ?

Carmen Nadeau était célibataire. C'était une femme fort bien éduquée. En plus de travailler pour une compagnie d'importation de bijoux, elle acceptait également de collaborer, par ses écrits, à quelques journaux spécialisés.

Son travail l'amenait souvent à voyager dans tous les coins de la province et du pays. Quelques années plus tôt, elle souffrit d'un début de tuberculose. Le médecin lui conseilla alors un repos de quelques mois. Carmen Nadeau avait déjà visité la Gaspésie et elle adorait ce coin de la province. Elle loua donc une maison à Matane et c'est là qu'elle fit la connaissance de Géraldine Bourgeoys. C'était une femme très âgée, qui habitait seule dans une maison voisine de celle que Carmen avait louée.

Les deux femmes devinrent de bonnes amies. Géraldine aimait à causer ; mais, la plupart du temps, elle était seule et elle s'ennuyait. Devenue veuve très tôt, elle n'avait eu qu'un fils, déficient mental, qu'elle aurait dû placer dans une institution. Mais Géraldine avait décidé de garder son garçon avec elle. L'enfant était devenu la risée de la petite ville. On s'amusait continuellement à ses dépens. Géraldine était de plus en plus seule. On la fuyait, les enfants se moquaient d'elle, on la considérait comme une sorte de sorcière.

De temps à autre, des parents éloignés lui rendaient visite ; mais, petit à petit, on l'abandonna à son sort. Avec les années, Émilien, son fils, devint méchant et commença à se venger de tous ceux qui l'avaient maltraité ou humilié. Une série d'incendies éclata à Matane, de jeunes adolescents furent battus. Géraldine défendait son garçon de son mieux, jurant toujours qu'il ne sortait jamais de la maison.

Cependant, une pétition fut signée dans la ville. Un jour, on lança de nombreuses pierres en direction de la maison de madame

Bourgeoys. La police provinciale décida d'intervenir et on força Géraldine à placer son fils dans une institution. Émilien devait y mourir deux ans plus tard, et Géraldine sembla ne jamais s'en remettre.

Pourtant, Carmen Nadeau la trouvait fort sympathique. C'était une conteuse hors pair. Elle pouvait parler durant des heures, rappelant des souvenirs plus ou moins véridiques. Mais, pour Carmen, la vieille dame était une véritable mine d'or. Elle permit à la journaliste d'écrire de nombreux contes, de raconter des légendes souvent demeurées inconnues.

S'il fallait porter foi à tous les dires de Géraldine, elle avait connu le diable en personne, elle avait rencontré deux loups-garous, elle avait vu des hommes s'envoler dans un canot, comme dans la légende de la chasse-galerie.

Or, un jour, elle demanda à Carmen si cette dernière avait déjà entendu parler du bijou qu'on appelait l'Abeille amoureuse.

– Non, jamais, qu'est-ce que c'est, exactement ?

– Un pendentif qui vient de mes ancêtres. Oh, ce bijou doit avoir des centaines et des centaines d'années. Il fut apporté au Canada par l'épouse du premier-Bourgeoys. L'homme et la femme vivaient dans le Vieux Monde ; puis, un jour, ils voulurent connaître les sauvages. Ils partirent dans un grand bateau et débarquèrent ici, au Canada. Madame Bourgeoys aimait beaucoup les hommes... C'est pas péché d'aimer les hommes, ma petite fille. Moi, dans ma jeunesse, j'avais bien des soupirants. Mais cette femme-là, elle prêtait son corps à n'importe qui ; puis, elle cherchait à faire mal à ceux qui l'avaient aimée. Puis après, elle se rendait à l'église et faisait brûler des lampions. Moi, on m'a dit que la fumée des lampions se dirigeait toujours vers le bas, au lieu de monter ; la fumée s'en allait en enfer. Tout ça, parce que la femme Bourgeoys, elle portait le bijou dans son cou. C'était pas elle qui était amoureuse, c'était l'Abeille qui s'était emparée de tout son corps.

Carmen était persuadée qu'il s'agissait là d'une autre légende, mais la vieille femme lui promit de lui montrer le bijou.

– Mais faut pas que tu te le passes au cou, ma fille ; ce serait ta perdition. Moi, je l'ai jamais porté. J'ai fait une erreur, une fois, pis ça a mal tourné. J'ai mis le pendentif dans le cou d'Émilien. Moi, je savais pas l'effet que ça produirait sur lui. Moi, je pensais qu'il allait se mettre à aimer tout le monde. Bien, c'est le contraire qu'est arrivé. Il est devenu méchant, il cherchait à se venger, c'était plus Émilien, c'était Belzébuth. La nuit, ma fille, je l'entendais parler avec le démon.

La vieille dame, cependant, ne montrait jamais le bijou et Carmen douta même de son existence.

– Si j'examinais ce bijou, madame Bourgeoys, je pourrais vous dire s'il a de la valeur. Vous pourriez peut-être le vendre...

Et la vieille avait crié :

– Jamais ! Faut pas vendre ça ! Celle qui l'achèterait pourrait le porter. Elle deviendrait amoureuse, ferait du mal à tous les hommes ; puis, après, elle mourrait, elle aussi. Si elle oublie de faire brûler des lampions pour les âmes des hommes qu'elle aura fait pécher, elle appartiendra à Lucifer pour l'éternité.

Mais Géraldine continuait d'agrémenter de récits plus ou moins croyables l'histoire du fameux bijou, sans jamais le montrer. Or, un beau matin, Carmen aperçut la vieille dame, assise sur sa galerie. Comme elle allait la retrouver, Géraldine se leva péniblement et fit signe à la journaliste de la suivre à l'intérieur.

– Tu vas me promettre, ma fille, de jamais dire que je t'ai montré l'Abeille. Tu vas me promettre aussi de pas y toucher. T'es ben fine, toi, j'veux pas qu'il t'arrive des malheurs.

Elle conduisit Carmen dans sa chambre, sortit une vieille boîte de son placard, fouilla à l'intérieur et en retira un écrin de velours.

– Approche-toi et regarde.

Elle ouvrit l'écrin. Au bout d'une chaîne en or, il y avait un pendentif. Il s'agissait bien d'une abeille, mais le bijou était serti de diamants. Carmen aurait voulu examiner le bijou de plus près, mais Géraldine refusa et remit l'écrin dans la boîte. Une seule autre fois, elle permit à Carmen de voir cet étrange bijou.

– Vu que tu connais l'histoire de l'Abeille, ma petite fille, quand je mourrai, c'est toi qui en hériteras. Faudra cacher le bijou, jamais le détruire, mais jamais le porter non plus. Toi, t'es une bonne fille, j'veux pas qu'il t'arrive des malheurs. T'as de trop beaux yeux pour que je les fasse pleurer.

Ses vacances terminées, Carmen Nadeau retourna à Montréal. Elle écrivait de temps à autre à madame Bourgeoys, mais ne recevait pas de réponse. Cependant, l'été, elle se rendait parfois à Matane et ne manquait jamais de visiter Géraldine.

– J'ai reçu tes lettres, lui disait la vieille. On me les a lues. Moi, mes yeux faiblissent, puis j'ai jamais su écrire en bon français. J'suis trop vieille pour apprendre, pas vrai ? Pense pas que je suis sans-cœur ; non, ma petite fille, c'est pas ça. Continue de m'écrire, même si je te réponds pas. Ça met un baume dans mon cœur quand je reçois tes lettres. À part toi, y a jamais personne qui écrit à une vieille folle.

*

Carmen Nadeau avait préparé du café. Elle servit des petits gâteaux à Candy.

– Moi, je ne mange jamais plus que ça pour dîner ; autrement, j'engraisserais, avoua-t-elle.

La collaboratrice du Manchot avait cessé de prendre des notes. Elle avait écouté attentivement le long récit que lui avait fait Carmen.

– Il y a deux mois, déclara la journaliste, j'ai reçu un coup de fil d'un notaire. Il m'a appris le décès de Géraldine Bourgeoys. La vieille femme avait fait un testament et, tel que promis, elle me léguait son pendentif, l'Abeille amoureuse. Le notaire me demanda si je connaissais l'histoire de ce bijou. J'avouai que madame Bourgeoys m'en avait parlé vaguement. Le notaire me dit alors : « Ce bijou n'a aucune valeur, mais c'est un souvenir de famille. Si vous voulez m'y autoriser, lorsque les héritiers, tous des parents éloignés se réuniront, je leur laisserai savoir que le pendentif est en

vente. Vous allez être surprise, mais je vous obtiendrai cinq mille dollars. » Le notaire ignorait que je travaillais pour une compagnie d'évaluation. Il me savait journaliste, mais pas plus. Selon moi, l'Abeille amoureuse peut valoir aux environs de dix mille dollars. Je refusai donc l'offre du notaire. À deux reprises, il revint à la charge. Il m'offrit jusqu'à huit mille dollars. Mais je lui fis bien comprendre que le bijou n'était pas à vendre, que je voulais le conserver en souvenir de madame Géraldine. Le notaire promit de me faire parvenir mon héritage.

Carmen s'arrêta de parler pour boire un peu de café. Candy en profita pour lui demander :

– C'est ce monsieur Lefrançois qui devait vous le remettre ?

– Exactement. Je ne lui ai parlé qu'une seule fois. Il m'a demandé mon adresse en me disant : « Je vais placer l'écrin et le bijou dans un casier à la gare centrale ; je vous poste la clef immédiatement. Le numéro du casier est inscrit sur la clef. » Voilà, maintenant, mademoiselle Varin, vous connaissez toute l'histoire. Vous devez me prendre pour une lunatique, n'est-ce pas ? Croyez-vous que j'aurais dû accepter l'offre du notaire ?

Candy protesta :

– Pas du tout, j'ai pas à juger votre attitude. Remarquez que moi, toutes ces légendes-là, ces histoires d'amoureuses qui perdent la tête devant tous les hommes, cette abeille qui transmet des pouvoirs, j'y crois pas du tout.

– Mais moi non plus.

– Alors, vous allez porter le pendentif ?

Carmen haussa les épaules.

– Je n'y ai même pas pensé. Pour ça, il faudrait tout d'abord que je possède le bijou.

– Vous voulez dire que monsieur Lefrançois vous a pas posté la clef du casier ?

– En tout cas, je n'ai rien reçu.

– Quand vous a-t-il appelée ?

Elle réfléchit quelques secondes.

– Nous sommes jeudi... c’est lundi après-midi que j’ai reçu son appel, j’étais à préparer mon repas lorsqu’il a téléphoné. Il pouvait être cinq heures.

Candy reprit :

– Donc, vous n’avez jamais vu ce monsieur Lefrançois, vous ne le connaissez pas et vous n’avez pas la moindre idée de ce qui lui est arrivé ?

– Pas du tout. Il m’a dit qu’il avait retenu une chambre à l’hôtel Mont-Royal. Mais il ne semblait pas vouloir me rencontrer. Ç’aurait été beaucoup plus simple, pour lui, de venir me porter le bijou.

La collaboratrice du Manchot jeta un coup d’œil à sa montre. Ça faisait tout près de deux heures qu’elle causait avec Carmen Nadeau.

– Mon Dieu que le temps file ! Robert va sûrement s’inquiéter, j’avais promis de lui téléphoner.

– Si vous avez un appel à faire, mademoiselle...

– Non, c’est rien d’urgent. Je vais vous laisser ma carte. Quand vous recevrez la clef, je vous conseille d’entrer en communication avec moi.

Carmen demanda, avec des soupçons dans la voix :

– Mais pourquoi ?

– Après ce qui est arrivé à monsieur Lefrançois, je ne vous conseille pas d’aller, seule, chercher cet étrange bijou.

– Vous croyez qu’on a tué Lefrançois pour lui voler l’Abeille amoureuse ?

– Tout est possible. Pourquoi courir un risque inutile ?

Mais la journaliste était persuadée qu’elle ne reverrait jamais le bijou.

– Si monsieur Lefrançois avait tenu sa promesse, j’aurais dû recevoir sa clef hier, au plus tard. D’après moi, il avait tout simplement l’intention de me voler, son appel, c’était dans le but de

me faire patienter. J'aurais dû entrer en communication avec le notaire et faire échouer son plan.

Comme Candy allait partir, Carmen demanda :

– Croyez-vous que je puisse rencontrer le Manchot ? J'aimerais bien qu'il me raconte son histoire. Ça ferait un article passionnant.

Mais Candy connaissait bien Robert Dumont.

– Un petit conseil, ne lui demandez pas une interview, il refusera. Il déteste parler de son handicap. Il voudrait que tout le monde l'oublie. Comme tous les handicapés, il veut être considéré comme un homme normal. Surtout, pas de pitié. Ça, il le prend pas !

– Une seconde ! Vous aimez la lecture ?

– Pourquoi ?

– Si vous me promettez d'y porter une attention particulière, je vais vous prêter un livre. C'est un volume sur les légendes de notre folklore. À deux reprises, on y parle de l'Abeille amoureuse. Attendez-moi une minute.

Elle revint bientôt avec le livre.

– Je l'ai tout d'abord trouvé dans une bibliothèque. Il m'a fallu chercher longtemps pour en découvrir un second exemplaire. C'est un collectionneur d'antiquités qui me l'a vendu.

Elle montra le livre à Candy.

– Vous voyez, dans le temps, ce volume se vendait un dollar cinquante. C'était très cher. Mais moi, j'ai dû payer six cents dollars pour ce volume. L'antiquaire, au début, m'en demandait mille.

– Je le lirai, promit Candy. J'en prendrai soin comme de la prunelle de mes yeux.

– J'y compte bien.

– Peut-être qu'après avoir lu ce livre, ajouta Carmen, vous croirez un peu plus aux étranges pouvoirs de ce bijou.

*

– Hubert Lefrançois est mort d’une crise cardiaque !

– Mais voyons, ça n’a aucun sens ! s’écria le Manchot.

– C’est pourtant ce qu’affirme le médecin légiste, déclara le sergent-détective Duval.

Robert Dumont ne comprenait plus rien à cette affaire.

– Tout à fait ridicule. Un homme meurt d’une crise cardiaque. Au lieu de rapporter sa mort, on lui tire deux balles dans la peau et on laisse son corps dans un endroit désert. Mais ça ne tient pas debout !

Duval ne put s’empêcher de rire.

– Vous réagissez de la même façon que votre ami, l’inspecteur Bernier. C’est exactement ce qu’il a dit.

Mais après un moment, le sergent-détective ajouta :

– Il faut quand même envisager quelques possibilités.

– Mais lesquelles ?

– On a pu provoquer cette crise cardiaque, d’une façon ou d’une autre. Quand quelqu’un souffre du cœur, il suffit de pas grand-chose pour le tuer.

– D’accord, mais n’importe quel médecin aurait alors conclu à une mort naturelle !

– Je suis de votre avis, Bob. Mais, pour des raisons que nous ignorons, on a voulu faire croire à un règlement de comptes. Maintenant, vous permettez que je vous pose quelques questions ?

– À une condition.

– Laquelle ?

– C’est que cette affaire demeure entre nous.

– Ça, je vous le promets.

Le Manchot montra au détective la lettre qu’il avait reçue, accompagnée du mandat postal. Duval remarqua :

– Je constate que vous n’avez pas encore encaissé ce mandat. Avez-vous l’intention de le faire ?

– Je ne suis pas encore décidé. Je pourrais le retourner à la famille du défunt et laisser tomber l'affaire. D'un autre côté, je me sens moralement impliqué. D'après les renseignements que j'ai obtenus du journal, Lefrançois habite Matane. Vous avez dû entrer en contact avec sa parenté ?

– Lefrançois est célibataire. Nous nous sommes mis en communication avec la police de la région. Ce que j'ai appris, jusqu'à présent, c'est que Lefrançois était venu à Montréal livrer quelque chose pour le compte du notaire Gendron. Malheureusement, je n'ai pas encore rejoint ce dernier. Quand j'ai téléphoné chez lui on n'a pas répondu.

– Vous avez essayé d'appeler à son bureau ? demanda le Manchot.

– Il ne possède qu'un seul numéro. Comme la plupart des professionnels qui habitent dans de petites localités, il est probable que le bureau du notaire se trouve dans son logis.

Comme Duval avait cherché à rejoindre le notaire plus d'une heure auparavant, il accepta, à l'invitation du Manchot, de se mettre en communication avec Matane. Robert Dumont avait pris un second récepteur, branché sur son appareil. Il entendit une voix d'homme répondre.

– Ici le bureau du notaire Gendron.

– Mon nom est Duval, je suis sergent-détective et je dirige l'enquête sur la mort de monsieur Lefrançois. On a dû vous apprendre la nouvelle ?

– Oui. Nous avons su ce qui lui était arrivé.

– On m'a dit que Lefrançois était à Montréal pour livrer une chose importante.

– Oui, un bijou. Il s'agit d'une question d'héritage. Ce bijou appartient aujourd'hui à une demoiselle Carmen Nadeau. J'espère que monsieur Lefrançois a pu accomplir son travail.

– Vous pouvez me donner l'adresse de cette demoiselle Nadeau ?

– Certainement, attendez une seconde, ce ne sera pas long.

Et lorsque le sergent-détective raccrocha, il possédait l'adresse de l'héritière. Le Manchot comprit immédiatement qu'il devait tout avouer à son ex-collègue.

– Tenez, jetez un coup d'œil sur le mot que j'ai reçu de Lefrançois. Vous voyez ce second numéro de téléphone ? J'ai fait les recherches nécessaires. Il s'agit de celui de Carmen Nadeau. J'ai même pu retrouver son adresse. Vous connaissez Candy Varin ?

Duval esquissa un sourire :

– Je n'ai pas eu le plaisir de la rencontrer personnellement, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Vous ne devez pas vous ennuyer avec elle.

Le Manchot, en riant, protesta :

– Hé, hé, n'allez pas tirer des conclusions hâtives. Candy est une employée, rien de plus. Je la considère comme une bonne camarade.

Puis, reprenant son sérieux, Dumont expliqua :

– Présentement, Candy se trouve chez cette demoiselle Nadeau. Elle doit être en train de la questionner. L'entrevue n'est pas terminée ; autrement, elle m'aurait téléphoné.

Les paroles du notaire avaient rendu Duval pensif.

– Ce bijou doit avoir une énorme valeur, fit-il enfin. J'aurais dû le lui demander. C'est sûrement pour le voler qu'on a tué Lefrançois.

Le Manchot, avec un geste d'impatience, murmura :

– Tout ça aurait du sens si Lefrançois avait été assassiné. Mais, selon votre médecin légiste, il ne s'agit pas d'un meurtre. Vous n'avez rien trouvé d'intéressant sur le corps de Lefrançois ? Possédait-il un permis de conduire ? Est-il venu à Montréal en voiture, ou autrement ?

– On l'ignore, fit Duval en sortant un calepin de sa poche. Non, il n'avait pas de permis de conduire. Il possédait près de trois cents dollars ; donc, le vol n'a pas été le mobile de l'agression. Il y a le calepin...

– Quel calepin ?

– Un calepin rouge, presque neuf. Il y a dans ce calepin quelques notes sans importance, mais à la dernière page, on trouve un prénom, « Herman », et en dessous, c'est écrit « Le Caribou ». C'est peut-être le surnom du type, mais...

Le Manchot l'interrompit :

– Il y a un cabaret, dans le Vieux Montréal, qui s'appelle « Le Caribou ».

– J'allais justement vous le mentionner. Un restaurant de l'est de la ville porte également ce nom-là. J'ai téléphoné à cet endroit, demandant si Herman était là. Avouons que Herman n'est pas un nom très courant. Eh bien, on ne connaît personne de ce nom. Quant au cabaret, il n'était pas ouvert. J'ai dit à Bernier que j'y passerais faire une visite. Dumont hésita, puis :

– Si je vous y accompagnais ?

Le sergent-détective semblait mal à l'aise.

– Si ça ne dépendait que de moi... Mais vous connaissez l'inspecteur, si jamais il apprend que...

– Oui, je sais. Aussi, il n'est pas question que je me rende avec vous au Caribou. Cependant, avouez que mes chances d'obtenir des renseignements de ce dénommé Herman sont beaucoup plus nombreuses que les vôtres. Votre présence suppose tout de suite certains ennuis, tandis qu'avec moi, c'est différent.

Duval ne semblait pas partager tout à fait cette opinion et Dumont lui expliqua :

– On n'hésite pas à se confier à un détective privé parce que, souvent, on est persuadé que ça pourra éviter une foule de complications. Le Caribou, il faut bien l'admettre, c'est un cabaret plutôt minable, un de ces « trous » miteux fréquentés par une petite pègre crasseuse. Cependant, les hommes, comme cet Herman, savent fort bien que les détectives privés sont tenus au secret professionnel ; que, bien souvent, ils ne partagent pas leurs renseignements avec la police officielle.

– Pour ça, vous avez raison.

– Alors, disons que nous partons ensemble, chacun dans sa voiture. J'entrerai au Caribou, je chercherai à voir ce type, Herman ; et, lorsque je l'aurai vu, je vous dirai tout ce que j'aurai appris.

Le sergent-détective faisait confiance à son ancien collègue.

– Bon, c'est entendu, allons-y.

Duval avait jeté un coup d'œil à son bracelet-montre.

– L'heure avance et Bernier, si je n'apporte aucun résultat, trouvera que je ne sais pas diriger une enquête.

– D'ici à ce que j'aie vu cet Herman, j'aurai probablement des nouvelles de Candy. À ce moment, je saurai un peu plus à quoi m'en tenir et je déciderai si, oui ou non, je dois poursuivre mon enquête.

Les deux hommes sortirent de l'appartement et chacun monta dans sa propre voiture.

Le Manchot alla stationner sa voiture sur un terrain public, non loin de la Place Jacques-Cartier et se dirigea vers le Caribou, une toute petite boîte du Vieux Montréal, à deux pas du port.

Quant à Duval, il arrêta son automobile dans la rue, non loin du cabaret. Le stationnement y était défendu ; mais, comme il demeurait au volant, il pouvait s'éloigner en tout temps.

À cette heure de la journée, la clientèle était rare dans la petite boîte. Il n'y avait que deux employés ; un derrière le bar, et un garçon qui causait avec deux clients, deux types à l'allure louche.

Dumont se dirigea immédiatement vers le bar, commanda un scotch puis, regardant autour de lui, il demanda d'un air innocent :

– Herman n'est pas là ?

– Il travaille rien que le soir, répondit le barman.

Pendant ce temps, l'autre employé et les deux clients avaient les yeux rivés sur le Manchot ; on l'examinait des pieds à la tête.

– À quelle heure rentre-t-il ?

– Pas avant sept heures.

– Savez-vous où je pourrais le rejoindre ? C'est assez important.

Le barman, sans répondre, quitta son poste et alla trouver le garçon et les deux clients.

En se servant du miroir crasseux, placé au-dessus du bar, le Manchot pouvait examiner le quatuor. On parlait à voix basse. Enfin, l'autre employé se leva. C'était un colosse, qui devait servir également de « bouncer ». Il s'avança vers Dumont et lui plaça une main sur l'épaule.

– Qu'est-ce que tu veux à Herman, Manchot ?

Le détective ne broncha pas, ne manifesta aucune surprise. D'ailleurs, il savait fort bien que. tôt ou tard, on allait le reconnaître.

– Lui parler... lui rendre un service. Il peut m'aider en répondant à quelques questions et moi, je puis lui éviter des ennuis.

– Quelle sorte d'ennuis ?

– Je le dirai à Herman. J'ai pas l'habitude de partager mes problèmes avec le premier venu.

Le colosse fit un pas en avant, jetant un regard dédaigneux sur le Manchot.

– Tout d'abord, j'suis pas n'importe qui. Et puis, si tu veux voir Herman, eh bien, t'as qu'à revenir ce soir.

Il allait s'éloigner, mais le Manchot l'arrêta :

– Ça m'ennuierait de causer de choses privées devant des clients. Y a toujours trop d'oreilles indiscrètes.

– J'vais essayer d'appeler Herman. Mais je te garantis pas qu'il acceptera de te voir. Les types dans ton genre, il porte pas ça dans son cœur.

Le garçon se dirigea vers la cabine téléphonique et causa pendant deux ou trois minutes. Lorsqu'il revint, il alla trouver le Manchot.

– Herman est pas là, mais on l'attend. Si t'es pas pressé, il va me rappeler.

Sans attendre d'être invité, l'homme s'assit près du Manchot. Il regarda le verre du détective, puis demanda :

– Tu m'en paies un ?

Le Manchot sourit légèrement et fit signe au barman d'apporter un autre verre. Environ cinq minutes plus tard, le téléphone sonnait. Ce fut le barman qui répondit, à un récepteur, placé derrière le comptoir.

Au même moment, un autre client entra et alla causer aux deux autres, déjà installés à une table.

– Ken, c'est pour toi, fit le barman.

Le garçon assis près du Manchot se leva, passa derrière le comptoir, prit le récepteur et se mit à parler à voix basse. Le Manchot ne pouvait saisir que quelques murmures. Enfin, il raccrocha.

– Hé, Ken, viens ici ! appela le client qui venait d'entrer.

Le colosse alla causer à voix basse avec les trois hommes, puis revint enfin auprès du Manchot.

– Herman est prêt à te rencontrer, mais y a une chose que j'aime pas.

– Quoi donc ?

– Y a une auto d'l'autre bord de la rue. Y a un gars au volant. Ça sent le chien à plein nez. Si t'essaies de nous jouer dans le dos...

Le Manchot ricana :

– Moi non plus, la police m'aime pas particulièrement et ça arrive à mon ami l'inspecteur Bernier de me faire suivre. Mais vous inquiétez pas, je sais fort bien me débarrasser d'eux.

Mais Dumont en voulait à Duval d'avoir stationné sa voiture si près du cabaret. « Il aurait dû la laisser dans un terrain de stationnement. À pied, il aurait moins attiré l'attention. »

– J'vais te donner l'adresse d'Herman, il t'attend.

Ken lui indiqua la route à suivre.

– C'est une vieille maison de chambres. Herman reste là, parce que ça coûte pas cher vu que c'est destiné à être démoli. Tu monteras au deuxième, la porte à droite, c'est sa chambre.

Le Manchot voulut se lever.

– Une seconde, Manchot, tu sortiras pas par en avant. Si j'appelais Herman pour lui dire que t'es suivi, il te recevrait pas. Alors, tu vas passer par l'arrière. T'as rien qu'à enfiler la ruelle jusqu'au bout, tu vas tomber dans le port. Tu tournes à gauche puis, la prochaine rue, tu la remontes et t'es rendu. C'est beaucoup plus vite.

Juste avant de sortir par la porte arrière du cabaret, le Manchot se rendit compte que les trois clients avaient quitté les lieux. Il aurait aimé prévenir Duval mais, d'un autre côté, il se savait surveillé par Ken. Non, il valait mieux aller rencontrer cet Herman qui avait peut-être beaucoup à lui apprendre.

Il enfila rapidement la vieille ruelle déserte.

Soudain, un homme sortit en courant d'une cour. Il fonça, tête première, sur le Manchot.

– Hé, qu'est-ce qui vous prend ?

Dumont avait reçu un coup de tête en pleine poitrine. Il tomba, voulut se relever, mais il reçut un coup de pied dans le bas du dos. Ils étaient donc au moins deux à s'attaquer à lui. Rapidement, il voulut porter la main droite à la poche intérieure de son veston, mais un troisième coup de pied le toucha à l'épaule. Le Manchot réussit quand même à se remettre sur pieds.

Mais déjà, un des hommes le tenait solidement par l'arrière, lui encerclant les bras.

Un autre, celui qui s'était jeté sur lui, le frappa durement d'un coup de poing au creux de l'estomac. Le Manchot étouffait.

C'est alors qu'il vit un troisième comparse apparaître, ce dernier était armé d'un couteau.

Le Manchot voulut se débattre, mais les coups pleuvaient. Un autre à la poitrine, puis un direct qui l'atteignit à la mâchoire et des points rouges se mirent à danser devant ses yeux. Cette fois, ce fut un coup de genou qui l'atteignit juste au bas du ventre. Il ne pouvait plus respirer. L'homme qui se tenait derrière lui le lâcha et il tomba au sol. Il eut le temps de voir le type, armé d'un couteau, penché sur lui. Il crut sa dernière heure arrivée. À ce moment précis, un coup de

pied l’atteignit solidement à la hauteur de l’oreille gauche et le mit complètement knock-out !

IV

Le Manchot y goûte

Une fois assise au volant de sa voiture, Candy décida de faire son rapport immédiatement au Manchot. Mais elle ne put le rejoindre, ni chez lui, ni dans son automobile. Elle laissa donc le message à son patron de la rappeler chez elle. « Moi, je suis pas au régime. Un ou deux petits gâteaux pour dîner, c'est pas assez. Je vais manger puis, en attendant qu'il me rappelle, je vais commencer la lecture de ce livre. »

Mais elle était persuadée que la mort de Lefrançois n'avait absolument rien à voir avec ce fameux bijou. « Non, d'après moi, Lefrançois avait un secret dans sa vie. Quelqu'un voulait le descendre. Profitant de son voyage à Montréal, il a cherché à entrer en communication avec Robert. »

Une fois chez elle, elle mangea légèrement et se plongea immédiatement dans la lecture des légendes québécoises. «Tout à fait ridicule, cette histoire d'Abeille amoureuse. Je suis sûre que ce bijou a aucune propriété spéciale. Si on était pas en vacances forcées, je conseillerais à Robert de laisser tomber cette affaire et de retourner le mandat-poste à la famille du défunt. Mais c'est vrai que ça me regarde pas. C'est pas à moi de prendre les décisions. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur sa montre, elle rappela le service téléphonique du Manchot.

– Vous n'avez pas eu de nouvelles de monsieur Dumont ?

– Non, c'est mademoiselle Varin qui parle ?

– Oui.

– J'ai votre message. Ordinairement, monsieur Dumont me téléphone régulièrement. Vous êtes toujours à votre domicile ?

– Oui, merci pour votre aide.

Et Candy songea : « Il doit être avec le policier Duval. Il se peut même qu'il se soit pas servi de sa voiture. J'essaie une dernière fois de le rejoindre dans son automobile et s'il est pas là, je sors. Je suis pas pour rester encabanée toute la journée, moi. »

*

Duval en avait assez d'attendre. Ça faisait déjà presque une heure qu'il était au volant de sa voiture et le Manchot ne sortait toujours pas du Caribou. « Je vais voir ce qui se passe. »

Il mit en marche ses feux clignotants et plaça même sa carte de visite dans son pare-brise. Si un policier, distribuant les billets de stationnement, venait à passer, il comprendrait que Duval était en service.

Il entra dans le cabaret et regarda autour de lui. Le Manchot n'était pas là. Il se dirigea immédiatement vers le bar et s'identifia :

– Police ! J'ai un ami qui est entré ici tantôt pour poser quelques questions à un dénommé Herman...

– Vous voulez parler du Manchot ?

– Ah bon, vous le connaissez ?

– Oui, d'ailleurs, fit le barman, il s'est identifié. Il voulait parler à Herman, je lui ai dit qu'il ne serait ici que ce soir. Le Manchot a terminé son verre et il est parti.

– Par où est-il sorti ?

– Il est pas passé à travers les murs, jériboire, c'est pas un esprit.

Duval répliqua sèchement.

– Et il n'est pas sorti par cette porte. J'étais juste en face...

– Craignez rien, on vous avait repéré. Ça vous arrive jamais d'être distrait, vous ? Je suppose que s'il passe une belle fille, vous n'y jetez même pas un œil. Vous avez eu les yeux rivés sur la porte, continuellement. Ça prend quoi, sortir d'ici ? Trois, quatre secondes, pas plus. Y a toujours beaucoup de circulation dans la rue, des

autos, des camions... c'était facile au Manchot de vous glisser entre les doigts. Il savait que vous le suiviez, il nous l'a dit.

Le sergent-détective jeta un regard circulaire. Au fond, il y avait une affiche indiquant les salles de toilettes et juste au dessus, une enseigne lumineuse annonçant une sortie d'urgence.

– Ne serait-il pas parti par là ?

– Possible, mais je pense pas. Possible qu'il soit allé à la toilette, moi, j'avais des clients à servir, j'étais pas payé pour le surveiller. Si vous êtes pas capable de faire votre job, demandez-nous pas de vous servir d'indicateur.

Duval sortit du cabaret. Il connaissait suffisamment son ancien collègue pour savoir que ce dernier ne serait pas parti sans le prévenir. « D'un autre côté, Dumont déteste tellement Bernier qu'il peut avoir obtenu certains renseignements et, dans le but de résoudre un mystère avant la police officielle, il peut m'avoir laissé tomber. »

Pour en avoir le cœur net, le sergent décida de se rendre au terrain de stationnement où se trouvait la voiture du Manchot. « Son automobile est toujours là », constata-t-il. Il allait s'éloigner lorsque, soudain, une sonnerie attira son attention. « Ah çà, mais ça vient de la voiture de Dumont. »

Duval ouvrit la portière. Comme sur la plupart des terrains de stationnement, le propriétaire se devait de laisser les portières débarrées et de remettre ses clés au préposé du terrain, car ce dernier pouvait être obligé de déplacer les voitures.

Rapidement, le policier décrocha le récepteur.

– Allô !

– Robert ?

– Non, je ne suis pas Dumont. Qui parle s'il vous plaît ?

– C'est à moi de vous demander ça. Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans la voiture de monsieur Dumont ?

– Je suis un ami, répondit Duval. Si vous voulez me laisser votre nom, j'attends monsieur Dumont d'une seconde à l'autre. Il est à causer avec une personne et...

La voix de femme s’écria :

– Ah, je l’ai, vous êtes le sergent-détective Duval, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Je suis Candy Varin. J’ai rencontré mademoiselle Nadeau. Dites à Robert de me rappeler chez moi, le plus tôt possible.

– Justement, je ne sais pas où il est...

– Comment ça ?

– Nous nous sommes rendus au Caribou. Il y est entré seul,... pour y rencontrer un type.

– Le Caribou, je connais ça, c’est un trou !

Duval se faisait hésitant, ne sachant trop comment expliquer la situation à la jolie Candy.

– J’étais fatigué d’attendre. Je suis allé voir, mais il n’est plus là. Pourtant, sa voiture est toujours dans le terrain...

Candy l’interrompit brusquement :

– Qu’est-ce que vous me cachez, sergent ?

– Mais rien, je n’en sais pas plus que vous, le Manchot est disparu, comme par enchantement.

– Moi, j’aime pas ça du tout. Je me rends bien compte que vous êtes inquiet, que vous voulez pas tout me dire...

– Mais non, mademoiselle...

– Lâchez-moi le mademoiselle. Mon nom, c’est Candy. Vous êtes près du Caribou ?

– Oui.

– Attendez-moi, je vais vous rejoindre. Je serai là dans dix minutes tout au plus. Surtout, n’allez pas disparaître à votre tour.

– Ma voiture est juste en face du cabaret...

– Je la trouverai bien.

Et Candy raccrocha.

Quelques secondes plus tard, Duval sortait de la voiture du Manchot. Le sergent-détective regrettait de s’être rendu à la

demande de Dumont. « J'aurais dû suivre les directives de l'inspecteur. Maintenant, je suis pris dans un joli bourbier. Veux, veux pas, Bernier va me passer un savon. »

Une fois à sa voiture, il hésita. Il avait promis à Candy de ne pas bouger de là, mais d'un autre côté, il aurait aimé jeter un coup d'œil à la porte arrière. « Bah, si elle arrive pendant que je serai parti, elle attendra. Après tout, je ne serai pas absent pendant une éternité. »

Il marcha jusqu'au coin de la rue, puis enfila la ruelle humide et puante. Ce passage était si étroit qu'une voiture pouvait à peine s'y glisser. C'est la raison pour laquelle on n'y voyait jamais de livreurs ; les camions devaient passer par l'avant.

Duval longea les murs de brique sales jusqu'au cabaret, s'arrêta devant la porte arrière et jeta un coup d'œil autour de lui. « Il faut qu'il se soit dirigé vers le port s'il est sorti par là ; autrement, je l'aurais aperçu au coin de la rue. »

Rapidement, le policier se rendit jusqu'au bout de la petite ruelle. Une activité fébrile régnait dans le port. Duval haussa les épaules, comprenant qu'il perdait son temps. « Si Dumont a pu obtenir l'adresse d'Herman, il est probablement à son appartement, en train de le faire parler. » Il décida de retourner à sa voiture et rebroussa chemin.

Passant près d'une entrée de cour, il entendit une plainte. Intrigué, le policier entra dans la cour et aperçut le Manchot qui tentait de se remettre sur pieds.

– Robert, que vous est-il arrivé ?

Il aida son ami. Le Manchot avait encore de la difficulté à respirer et sa tête le faisait souffrir.

– Ils étaient trois... Ils m'ont battu...

– Qui ?

– Je ne sais pas.

Duval l'appuya contre le mur.

– Bougez pas de là, j'appelle une ambulance...

– Non !

Le policier s’arrêta brusquement.

– Soyez raisonnable, Robert. Vous pouvez à peine vous tenir debout.

Mais le Manchot continua de protester.

– Pas d’ambulance, pas d’hôpital, ça va aller. Aidez-moi, nous allons nous rendre jusqu’à votre voiture.

Duval le soutint et lentement, les deux hommes sortirent de la ruelle, tournèrent le coin et se dirigèrent vers l’automobile du policier. Ce dernier ouvrit la portière et Dumont se laissa tomber sur le siège.

– Ça va mieux, murmura-t-il. Duval, déjà, était prêt à s’emparer de son micro et à demander du renfort.

– N’allez pas commettre de bêtise, mon vieux, fit le Manchot en lui retenant la main.

– Vous savez qui vous a attaqué ?

– Ils étaient trois. On m’a battu à coups de pied et de poing. Je suis chanceux de m’en tirer à si bon compte. L’un des agresseurs était armé d’un couteau et avant de tomber dans les pommes, j’ai eu nettement l’impression qu’il allait m’achever.

– Probablement qu’ils ont dû être dérangés.

– Possible, même si jamais personne ne semble emprunter ce passage-là. Non, je ne comprends pas. Ils ont sûrement eu le temps et pourtant, ils n’ont pas terminé leur boulot. Pourquoi ?

Duval n’eut pas le temps de répondre à la question du Manchot. Une voiture venait tout juste de se ranger derrière la sienne. Candy en descendit.

– L’avez-vous retrouvé ?

Déjà, Candy était rendue à la portière. Elle aperçut son patron, encore fort mal-en-point.

– Vous y avez goûté !

– Tu peux le dire !

Duval insista :

– Laissez-moi demander du renfort, nous allons arrêter tous ceux qui se trouvent dans cette boîte. Nous les forcerons bien à nous dire la vérité.

À présent, le Manchot pouvait parler avec plus de facilité. Seul, le dernier coup qu'il avait reçu à la tête le faisait encore souffrir.

– Ça ne donnerait absolument rien, Duval. Je suis incapable d'identifier mes agresseurs. J'ai nettement l'impression qu'on m'a tendu un piège et, comme un imbécile, je ne me suis pas méfié. Si vous donnez l'alerte, il faudra expliquer la raison de ma présence avec vous ; ça nous amènera Bernier dans le décor et, avec la présence de ce cher inspecteur, les difficultés pleuvront. On n'en aura jamais fini de donner des explications.

Juste à ce moment, un type, légèrement ivre, s'avança vers Candy.

– J'ai peut-être pas une voiture, moi, la belle, mais j'suis capable de payer. Tu me plais. J'suis prêt à te donner un dix...

Candy se retourna vivement.

– Toi, mon écœurant, décolle, puis vite, à part de ça. Non, mais vous l'avez vu ? Il me prend pour une putain... oh, je ne sais ce qui me retient...

Et la fille fit un pas en direction de l'ivrogne qui s'éloignait rapidement.

– Candy, du calme, fit le Manchot.

– Cette idée, aussi, de causer en pleine rue, et à part ça, juste en face du trou où on vous a attaqué.

– Non, ce n'est pas au Caribou qu'on s'est attaqué à moi. Je t'expliquerai.

Puis, se tournant du côté de Duval, il ajouta :

– Candy a entièrement raison. Partons d'ici au plus tôt. Je ne suis pas en état de conduire. Je vais laisser ma voiture, sur le terrain et viendrai la reprendre plus tard. Allons tous chez moi. Qu'en dites-vous, Duval ?

– D’accord ; mais, tout d’abord, je vais me rapporter à Bernier. Il doit commencer à s’inquiéter.

Le sergent-détective prit son micro et quelques instants plus tard, était en communication avec l’inspecteur. Bernier, selon son habitude, ne ménageait pas ses hommes.

– Vous ne donnez pas de vos nouvelles souvent. Et puis, qu’est-ce que c’est que cette nouvelle méthode de travail ?

– Comment ça ?

– Vous êtes deux sur cette enquête et vous partez seul ?

– Gélineau est allé à la morgue pour avoir les détails complets de l’autopsie. Il voulait également questionner le médecin légiste, puis passer chercher le rapport de la balistique.

– Et vous ?

– Je me suis rendu au Caribou, m’informer sur cet Herman. Je ne puis vous donner de détails, mais il se peut que j’aie trouvé une piste. En tout cas, je compte bien interroger ce type-là, très bientôt. Ce n’est certes pas pour rien que Lefrançois avait son nom dans son calepin.

– Je veux des résultats, cria Bernier. On dirait que tous les hommes de mon escouade sont payés à ne rien faire.

Duval détourna la conversation :

– Gélineau s’est rapporté ?

– Oui, mais lui aussi, on dirait qu’il participe à un marathon de tortues. Je l’envoie vous rejoindre au Caribou.

Mais le détective répondit rapidement.

– Inutile, si dans cinq minutes cet Herman ne s’est pas montré la binette, je pars d’ici. Je reviendrai sans doute ce soir. De toute façon, je passerai par le poste, vous faire un rapport complet. Terminé.

Et Duval coupa la communication.

– Je vois que ce cher Bernier est toujours d’humeur égale, remarqua le Manchot. Il ne changera jamais. Je ne crois plus aux miracles.

– Alors, nous y allons ? demanda Candy. Préférez-vous prendre place dans ma voiture, Robert ?

– Non, pour le moment, j'aime mieux ne pas trop bouger. On se retrouvera à mon appartement.

Et les deux automobiles disparurent bientôt dans la circulation.

Cependant, de la fenêtre du Caribou, Ken, le colosse, avait suivi toute la scène.

– Bon, ils sont partis.

Le barman demanda :

– Comment est le Manchot ?

– C'est sûrement rien de sérieux.

L'ivrogne qui avait causé avec Candy entra dans le cabaret.

– Alors, demanda Ken, tu as pu le voir ?

– Oui, il est O.K. La fille était en beau maudit. Je l'ai accostée comme si elle était une fille qui fait la gaffe.

Il tendit un papier à Ken.

– Tenez, j'ai relevé le numéro de plaque de sa voiture.

– Parfait. On va prendre les renseignements sur cette poulette-là ; et, s'il le faut, on s'occupera d'elle.

V

Le bijou de famille

Candy avait mis quelques cubes de glace dans un bol, y avait ajouté de l'eau et avait apporté une serviette au Manchot. Ce dernier appliqua une compresse glacée sur la bosse qui commençait à pointer au-dessus de son oreille.

– Je n'ai pas eu affaire à des enfants d'école. À part cette « prune », je n'ai aucune marque, probablement quelques bleus dans les côtes ou dans le dos demain, mais ce sera tout.

Dumont avait raconté tout ce qui s'était passé à l'intérieur du cabaret et dans la ruelle.

– Donnez-moi l'adresse de cet Herman. Je vais le retrouver moi et il faudra qu'il s'explique.

– Si vous voulez, dit le Manchot en lui tendant un bout de papier. Mais j'ai bien l'impression que ce nommé Herman n'a jamais habité là. Je serais même surpris si vous trouviez une maison de chambres. Non, laissez tomber cette affaire, Duval. Tôt ou tard, j'aurai une explication avec ce type qui se nomme Ken. C'est lui et pas un autre qui m'a tendu un piège... et mes affaires personnelles, j'aime bien les régler seul.

Se tournant vers Candy, il demanda :

– Et toi, tu as vu cette demoiselle Nadeau ?

– Oui, une fille très gentille ; mais l'histoire qu'elle m'a contée, c'est de la fiction, ou encore, de la légende. Si vous voulez le fond de ma pensée, nous sommes en face d'une histoire de fous, de gens qui croient aux superstitions...

Le Manchot l'arrêta.

– Pas si vite, Candy, avant de tirer tes propres conclusions, contenous exactement ce qui s'est passé.

La grosse fille demanda :

– Vous êtes prêts, tous les deux ? Tenez-vous bien, je pars. Mademoiselle Nadeau a hérité de l'Abeille amoureuse, un bijou qui a des centaines d'années d'âge, un bijou qui porte malheur aux hommes, mais qui rend amoureuse toute femme qui se le passe au cou. Mais, attention, la malheureuse devient une nymphomane, une femme perverse, incapable de se passer d'hommes. Elle pourrait même faire l'amour jusqu'à en mourir.

Elle regarda les deux hommes :

– C'est-y assez fort pour vous deux, ça ? Et ce serait parce qu'on a voulu voler ce bijou à Lefrançois que ce dernier a été assassiné ? Ça ne tient pas debout. Moi, les fantômes, les superstitions, les vampires, je crois pas à ça. Les hommes, je suis capable de les aimer sans avoir d'abeille dans le cou, puis même si je faisais l'amour trois fois par jour, ça ne me ferait pas mourir, bien au contraire, j'adore ça.

Candy arrêta enfin de parler. Ni le Manchot, ni Duval n'avaient exactement compris ce qui se passait. Aussi, Dumont récapitula les faits.

– Lefrançois, selon les renseignements que nous avons, habite la Gaspésie.

– C'est ça. C'est en Gaspésie que Carmen Nadeau a connu une bonne femme... Géraldine j'sais plus qui. Les deux femmes se sont liées d'amitié, la vieille a levé les pattes et a couché la Carmen sur son testament, elle lui a légué sa fameuse Abeille amoureuse. Le notaire a voulu tout régler par téléphone ; il était prêt à donner un bon prix pour conserver le bijou. Mademoiselle Nadeau a refusé et Lefrançois devait lui livrer le pendentif.

Enfin, les deux hommes commençaient à y voir clair.

– Vous voulez dire, Candy, que cette demoiselle Nadeau n'a pas eu le bijou ? demanda Duval.

– Non, Lefrançois ne lui a parlé qu'au téléphone. En arrivant à Montréal, sans doute par train, il a placé le bijou dans un casier, à la gare centrale et il devait poster la clef à Carmen Nadeau. Mais voilà,

elle ne l'a pas reçue et l'Abeille doit être prisonnière dans une des cases de la gare.

Le sergent-détective Duval, comme mû par un ressort, bondit de son siège :

– Mais ça y est, la clef... Il semblait très nerveux.

– Qu'est-ce que vous avez ?

– Une petite clef portant un numéro. Nous l'avons trouvée dans la poche de Lefrançois. Candy demanda aussitôt :

– Vous avez cette clef avec vous ?

– Non. Elle est à la centrale, avec tout ce qu'il y avait sur le cadavre de Lefrançois. Nous allons récupérer ce bijou.

Le Manchot jeta un coup d'œil à Candy. Si Robert Dumont voulait continuer de s'occuper de cette affaire, il lui fallait ce pendentif. La jolie blonde s'approcha du sergent, en ondulant ses hanches d'une façon langoureuse.

– Sergent, si on ne vous avait pas parlé de ce bijou, vous seriez au courant de rien. Si mademoiselle Nadeau est apparue dans le cadre de cette enquête, c'est grâce à nous. Si j'avais rien dit, jamais vous auriez appris à quoi pouvait servir cette petite clef...

– Oh non ! Je suis déjà allé beaucoup trop loin.

– Vous allez être gentil, sergent, et me remettre cette clef. J'irai chercher le bijou et, ensuite, vous aurez rien qu'à replacer la clef dans le dossier. Si jamais les policiers apprennent qu'elle sert à ouvrir une case de la gare centrale, ils s'y rendront et trouveront la case vide, c'est aussi simple que ça.

Le Manchot approuva Candy.

– Elle a entièrement raison, sergent. Je voudrais examiner ce bijou, quitte à vous le remettre plus tard.

Duval réfléchissait. Il était hésitant et Dumont profita de la situation :

– Ce pendentif nous aidera peut-être à résoudre ce mystère. C'est vous qui en retirerez tout le crédit ; ça, je vous l'ai promis. Si nous ne disons rien, cette clef restera indéfiniment dans le dossier.

Candy était presque collée sur le sergent. Duval murmura enfin :

– Vous me faites faire des choses...

– Alors, vous acceptez ? demanda Candy. Vous le regretterez pas, vous savez. En général, les policiers me sont pas sympathiques ; mais vous, c'est différent... et je sais le montrer.

Duval se dégagea. Il paraissait troublé. Le regard de Candy était plein de promesses.

– Vous acceptez de me remettre cette clef, aussitôt que...

– Plus que ça, sergent, vous pouvez m'accompagner à la gare centrale. Je prendrai le pendentif et vous, vous garderez la clef.

Mais cette fois, le sergent n'approuva pas la jolie fille.

– Oh non ! Je ne prendrai pas la chance d'aller avec vous.

– Pourquoi, je vous fais peur ?

– Là n'est pas la question. Mais lorsque j'arriverai au poste, Bernier voudra que je lui fasse mon rapport immédiatement. Que je fouille dans le dossier Lefrançois, c'est normal, que j'aie oublié quelque chose dans ma voiture et que j'y retourne, c'est encore normal, mais ne m'en demandez pas plus.

Le Manchot s'enquit :

– Quand va-t-elle vous remettre cette clef ? Vous désirez qu'elle vous la rapporte au poste ; ce ne serait peut-être pas prudent.

Le sergent semblait chercher une solution lorsque, soudain, Candy demanda :

– Vous avez noté le numéro de la clef ?

– Non.

Fébrilement, Candy fouilla dans son sac à main et en sortit un petit étui de cuir.

– Je ne suis pas riche, mais il y a certaines choses que je veux garder en sécurité. J'ai loué un coffret de sûreté à ma banque. Tenez, voici la clef, est-ce que ça ressemble à l'autre ?

Duval l'examina :

– Oui, je crois qu'elle est de la même grosseur et il y a un numéro.

– Alors, prenez cette clef, sergent et échangez-la pour l'autre. Ensuite, vous aurez tout le temps voulu pour faire la substitution.

Le sergent glissa la clef dans sa poche.

– Bon, c'est entendu. Mais, partons tout de suite. Bernier m'attend et je ne veux pas indisposer l'inspecteur.

Candy se tourna du côté du Manchot :

– Vous venez avec moi, Robert ?

– Non, je vais t'attendre ici. Reviens le plus tôt possible. Moi, j'en profiterai pour prendre une bonne douche et frictionner mes membres endoloris.

Et il ajouta :

– Si seulement j'avais eu mon autre prothèse, j'aurais sans doute été capable de me défendre.

Duval jeta un coup d'œil sur la main artificielle du Manchot.

– Ce n'est pas votre prothèse habituelle ?

– Non, celle-ci ne développe que très peu de force. Mon autre prothèse m'a sauvé la vie, mais une balle l'a mise hors d'usage. Elle est en réparation à l'Institut de réhabilitation. Je l'aurai au début de la semaine.

Quelques instants plus tard, le sergent sortait de l'appartement du Manchot. Candy allait le suivre, mais Dumont lui fit un petit signe.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ne va pas trop loin, Candy. Duval est marié.

– Compris, patron, fit la jolie fille en esquissant un large sourire. Ne vous inquiétez pas, je vais modérer mes transports.

Elle monta dans sa voiture et suivit celle du sergent. Lorsque ce dernier se stationna sur le terrain situé non loin de la centrale, Candy, demeura au volant de sa voiture.

– Ce ne sera pas long, s'il n'y a pas de pépins, je serai ici dans deux minutes.

Duval monta rapidement à l'escouade des homicides.

En ouvrant la porte, il se trouva face à face avec l'inspecteur Bernier.

– Tiens, un revenant ! Il est plus que temps. Venez me faire votre rapport, Duval.

– Dans une seconde, inspecteur. Je dois vérifier une chose ou deux.

Il se dirigea vers une armoire où se trouvaient de nombreux casiers. Il en sortit un, fouilla rapidement à l'intérieur et subtilisa la clef du casier, mettant à la place, celle que Candy lui avait remise.

Duval se retourna, fit mine de fouiller dans ses poches puis, il se dirigea vers la sortie.

– Où allez-vous ? lui demanda rudement Bernier.

– J'ai laissé mon calepin dans ma voiture. Je veux vous faire un rapport complet. Je reviens dans une seconde.

Il sortit rapidement, pendant que l'inspecteur grommelait :

– Ils sont tous pareils ! Pas de tête. Ça ne pense à rien.

Duval, en vitesse, retourna en direction du terrain de stationnement. Il ne s'arrêta même pas pour parler à Candy. Il n'eut qu'à lui tendre la main et elle prit la petite clef. Quelques secondes plus tard, la voiture de la collaboratrice du Manchot s'éloignait, pendant que le sergent faisait mine de fouiller dans sa voiture.

Candy se rendit directement à la gare centrale où elle dut tourner en rond pendant près de dix minutes, avant de se trouver un endroit pour stationner son automobile.

Enfin, elle arriva devant les nombreux petits casiers, regarda le numéro inscrit sur la clef et ouvrit une des portes. Elle glissa sa main à l'intérieur et en sortit un sac de papier dans lequel devait se trouver une boîte de forme rectangulaire.

Candy referma la porte, dut déposer des pièces de monnaie dans la petite ouverture afin de pouvoir récupérer la clef puis, elle jeta un coup d'œil autour d'elle. La curiosité la rongeait. Elle sentait qu'elle

ne pourrait attendre une seconde de plus. Il lui fallait voir cet étrange bijou.

D'un pas décidé, elle se dirigea vers la salle de toilette. Là, elle pouvait ouvrir le paquet et examiner son contenu sans attirer l'attention.

Dans le sac, il y avait un écrin de velours. Candy souleva le couvercle. La chaîne était en or. Le pendentif n'était pas très gros. De forme ovale, le bijou était en or blanc. Au centre, on pouvait admirer une petite abeille. Le pendentif était serti de diamants.

– C'est joli.

Elle hésita quelques secondes. Cette abeille amoureuse avait-elle réellement des propriétés spéciales ? Brusquement, obéissant à une impulsion, elle se passa la chaîne autour du cou. Elle mit l'écrin dans son sac et jeta le sac dans le bol de la toilette. Sitôt sortie de la cabine, elle alla jeter un coup d'œil dans le miroir. « Ça fait bien. C'est la première fois que je porte un bijou de cinq à six mille dollars dans mon cou. »

Elle sortit rapidement de la gare, retourna vers sa voiture et fit route vers l'appartement du Manchot.

En la voyant apparaître, Dumont remarqua :

– Ça n'a pas été long. Duval s'est bien débrouillé.

– Ça lui a pris seulement une couple de minutes pour substituer la clef.

– Alors, où est cette fameuse Abeille ?

– Comment, vous ne la voyez pas ? Je l'ai dans le cou.

Le Manchot s'avança. Candy s'empressa d'ajouter :

– C'était la meilleure façon de transporter ce bijou. On peut facilement voler un sac à main ; mais je me serais pas laissé couper la tête facilement.

– Enlève-le, je veux l'examiner.

Pendant que Candy dégrafait l'Abeille amoureuse, le Manchot demanda :

– Tu n’as pas eu peur de le porter ? Tu étais pourtant au courant des propriétés de ce bijou.

– Si vous pensez que j’ai attaché de l’importance à ça. De toute façon, cette abeille pourrait pas me transformer : j’aime les hommes et j’ai pas besoin de son aide.

Dumont était retourné à sa table. À l’aide d’une loupe, il examinait attentivement le fameux pendentif.

– Je ne m’y connais guère en diamants, mais il me semble qu’ils sont authentiques. Eh bien, pour nous, l’affaire est terminée.

– Quoi ? Vous voulez dire que...

– Je vais rejoindre mademoiselle Nadeau et lui dire que nous avons récupéré son pendentif. Pour l’obtenir, elle devra payer pour notre journée. Il n’y a pas eu meurtre dans cette affaire.

Candy allait de surprise en surprise.

– Qu’est-ce que vous me racontez là ? Il y a pas eu meurtre ? Et Lefrançois, n’a-t-il pas été abattu de deux balles ?

Le Manchot se souvint soudain que Candy était partie lorsque Duval lui avait appris la vérité au sujet de Lefrançois.

– J’ignore pour quelles raisons on a voulu faire croire à un meurtre, mais ça ne me regarde pas. Lefrançois m’a fait parvenir un mandat-poste, en me demandant de le protéger ; il est mort d’une crise cardiaque. Mon travail, selon moi, est terminé.

Candy demanda avec un petit sourire moqueur, au coin des lèvres :

– Et vous avez déjà oublié votre petite visite au Caribou ?

– Oh non. Eux, ils ne l’emporteront pas en paradis.

Le Manchot décrocha le téléphone et composa le numéro de Carmen Nadeau.

– Mademoiselle Nadeau ?

– Oui, c’est moi.

– Ici Robert Dumont. J’ai de bonnes nouvelles pour vous, mademoiselle. Nous avons entre les mains votre bijou, l’Abeille

amoureuse.

– Hein ? Vous l'avez trouvé ?

– Oui.

– Où était le pendentif ?

– Aucune importance. Mademoiselle Varin et moi avons dû employer toute notre ardeur pour récupérer votre bijou. Nous sommes prêts à vous le rendre mais je crois, sincèrement, que quelqu'un doit payer pour notre travail.

Carmen Nadeau parut offusquée.

– Laissez-vous entendre que c'est moi qui devrais vous défrayer ? Vous avez reçu un montant de monsieur Lefrançois, il me semble.

– Exact, mais cet argent ne m'appartient pas. J'ai bel et bien l'intention de retourner le mandat-poste au notaire Gendron.

– Si je comprends bien, monsieur le Manchot, vous me faites chanter ?

– Pas du tout, protesta Dumont. Nous avons travaillé presque une journée entière, nous vous rendons un fier service, il est donc normal que nous soyons rémunérés. Je ne demanderai pas les yeux de la tête. Nous travaillons à 25 $ l'heure...

– Vous n'y allez pas aux petits oignons.

– C'est le minimum. Mademoiselle Varin et moi avons travaillé... disons quatre heures. Donc, en échange d'un montant de deux cents dollars, nous vous remettrons l'écrin et le bijou.

Carmen demanda narquoisement :

– Et si je refuse ?

– Il ne me reste qu'une chose à faire. Je remettrai l'Abeille amoureuse à la police. Pour la récupérer, il vous faudra donner bien des explications, répondre à des interrogatoires serrés. Si vous préférez faire face à cette musique...

– Je n'ai pas dit ça, même si je n'ai rien à me reprocher. Si Lefrançois avait été assassiné, je ne dis pas, mais puisqu'il a succombé à une crise cardiaque, c'est tout à fait différent.

Mais, Carmen Nadeau reprit immédiatement :

– Moi, j'ai autre chose à vous proposer... Je ne paierai pas vingt-cinq dollars de l'heure, oh non ! Mais je suis prête à m'entendre avec vous pour vous verser une certaine somme, si vous voulez garder le bijou pour moi.

Candy regardait étrangement le Manchot. Sans doute se demandait-elle ce qui se passait. Elle remuait constamment, dans son fauteuil et, à deux reprises, elle se passa la main devant les yeux, frôlant légèrement son front.

– Une seconde, mademoiselle Nadeau, fit le Manchot.

Et mettant sa main devant le récepteur de l'appareil, il demanda à sa collaboratrice :

– Qu'est-ce que tu as, tu ne te sens pas bien ?

– Mais oui, oui... de la fatigue, probablement, murmura Candy.

Le détective reprit la conversation.

– Pour quelles raisons voulez-vous que ce soit moi qui aie la garde de ce pendentif ?

– Parce que j'ai peur, je l'avoue. Je ne veux pas vous donner tous les détails, mais je suis en train de bâcler une transaction, je vais vendre ce bijou de malheur. Ça ne devrait pas tarder. Je vous paierai les deux cents dollars que vous me demandez, plus un montant additionnel tous les jours, pour que vous gardiez le bijou. C'est à vous de décider.

Le Manchot ne refusait jamais d'argent, surtout quand cet argent était gagné aussi facilement.

– Je n'aurai pas d'enquête à faire ?

– Pas du tout. Vous conservez l'Abeille amoureuse et, quand je vous la demanderai, vous me l'apporterez. Disons que je suis prête à vous donner cinquante dollars par jour.

Dumont songea qu'il n'avait qu'à placer l'écrin dans son coffre-fort, et le tour serait joué.

– J'accepte.

– Je vais cependant vous demander de me donner un reçu écrit. C'est normal n'est-ce pas ? S'il vous arrivait de vous faire voler...

– Bien entendu, je vous donnerai un reçu, me rendant responsable du bijou, l'Abeille amoureuse.

Carmen Nadeau demanda :

– Où habitez-vous ?

Le Manchot donna son adresse.

– Ça ne peut mieux adonner, monsieur Dumont. J'ai à sortir, je dois me rendre dans le centre-ville. Vous serez chez vous, disons, dans une heure ?

Candy s'était levée et, maintenant, elle se retrouvait derrière le Manchot. Tandis qu'il causait avec Carmen Nadeau, la plantureuse blonde avait glissé ses deux bras autour du cou de son patron. Surpris, ce dernier se demandait ce qui se passait.

– Non, je n'ai pas à sortir. Je voulais passer à mon bureau, mais ça peut attendre.

Candy qui venait d'entendre la réponse du Manchot, se pencha sur lui et lui glissa à l'oreille :

– J'attendrai avec toi.

Et elle l'embrassa dans le cou. Robert Dumont était mal à l'aise. Candy pouvait plaire à n'importe quel homme. Même si parfois on la disait un peu grassouillette, elle avait un corps musclé et des rondeurs qui auraient fait les délices des amateurs du Playboy. Une seule fois, obéissant à son instinct, le Manchot s'était laissé attirer dans les bras de Candy. Mais, tout comme sa collaboratrice, il ne voulait aucune attache. Le Manchot s'était bien promis de ne plus jamais tomber amoureux. Il avait complètement transformé son attitude vis-à-vis les femmes. Quand l'une d'entre elles lui plaisait et était consentante, l'aventure pouvait se terminer par quelques heures d'ébats sexuels ; mais ensuite, c'était fini. Et notre héros avait le choix. Il plaisait à toutes les femmes et plusieurs ne demandaient qu'à se laisser bercer par ses caresses et ses baisers.

– Je vais faire le plus vite possible, fit mademoiselle Nadeau. À tout à l'heure.

Mais le Manchot ne l'écoutait plus. Maintenant, Candy lui caressait l'oreille avec sa bouche. Lorsqu'il eut raccroché, la jolie blonde fit tourner le fauteuil pivotant et colla son corps contre celui de son patron.

– Robert ! murmura-t-elle.

Dumont voulut se dégager, mais Candy le retenait à son fauteuil et, déjà, ses mains commençaient à se glisser à l'intérieur de la chemise du Manchot et elle caressait sa poitrine velue.

– Mais veux-tu me dire ce que tu as ?

– Je ne sais pas. J'ai besoin d'être aimée, Robert.

Il voulut répondre, mais elle s'assit rapidement sur ses genoux et l'embrassa à pleine bouche.

– Je te veux, murmura-t-elle.

Le détective ne savait plus que répondre. Jamais il n'avait vu sa collaboratrice lui montrer autant de passion. Et, soudain, les yeux du Manchot se posèrent sur le bijou, sur l'Abeille amoureuse qui était là, devant lui, sur son bureau.

Se pouvait-il que ce bijou de famille ait des propriétés qui pouvaient faire perdre la tête à celles qui l'avaient porté ? Il semblait bien que oui.

VI

Un collaborateur inattendu

Le Manchot, non sans difficultés, réussit à repousser Candy et à se lever. Il en profita pour se dégager, mais pas pour longtemps car déjà, la fille était sur lui.

– Je t'en prie, sois raisonnable.

– C'est toi, Robert, qui l'est pas. Je sais que je te plais... et moi, je te veux, je te désire, j'ai besoin d'être aimée.

– Mais tu ne sais plus ce que tu dis !

– Oh non, je le sais très bien.

– Laisse-moi, je t'en prie. Carmen Nadeau sera ici d'un instant à l'autre.

Candy enfin se dégagea, tournant le dos au Manchot.

– Une excuse, murmura-t-elle.

Puis, brusquement, elle fit volte-face et lança un grand éclat de rire. Elle semblait ne plus pouvoir s'arrêter. « Pas d'erreur, songea le Manchot, pour moi, elle est devenue folle ! »

Enfin, Candy put reprendre son calme.

– Je m'excuse, Robert, j'aurais pas dû.

– Tu n'aurais pas dû quoi ?

– Vous jouer cette comédie.

Le Manchot bondit :

– Quoi ?

– Je voulais vous prouver qu'il était facile de faire croire aux pouvoirs mystérieux d'un objet comme ce bijou. Avouez que vous avez attribué mon changement d'attitude à l'Abeille amoureuse.

Robert Dumont ne semblait pas du tout apprécier la plaisanterie de sa collaboratrice.

– Si tu crois que je trouve ça amusant, détrompe-toi ! Tu es... tu es idiote.

– Encore une fois, pardonnez-moi, Robert. Mais vous voulez l’exacte vérité ? Si vous m’aviez pas dit que Carmen Nadeau devait arriver, j’aurais continué mon petit jeu. Nous sommes seuls et je suis loin de vous détester, vous le savez.

– C’est assez, arrête ça.

– Je suis prête à racheter mes bêtises. Nous travaillons pas ; quand cette Carmen sera partie, si vous voulez, je peux rester. Quand on a attisé un incendie, il faut prendre les moyens d’éteindre le feu.

Dumont avait tourné le dos à sa collaboratrice et regardait maintenant par la fenêtre. Candy se rapprocha.

– Vous m’en voulez, n’est-ce pas ? Préférez-vous que je parte ?

– Non, répondit vivement le Manchot. Puis, il se reprit :

– Ne va pas te méprendre. Je préfère que tu sois ici quand Carmen Nadeau viendra. Elle veut me confier ce bijou. Tu prépareras un reçu. Elle devra nous donner une valeur exacte que nous inscrirons sur ce reçu. Je ne veux pas me rendre responsable de ce pendentif et être obligé de payer des milliers de dollars si jamais on se le fait voler. J’ai des assurances, mais je sais fort bien que ça entraînerait des tas de discussions si je logeais une réclamation.

Puis, au bout d’un instant, il ajouta :

– Ensuite... tu pourras partir... si tu le veux.

– C’est vous qui déciderez, Robert.

Changeant brusquement la conversation, elle demanda :

– Croyez-vous que nous pourrons rentrer dans nos bureaux, lundi matin ?

Le charme était rompu. Candy sentait qu’elle avait peut-être poussé la comédie un peu trop loin et maintenant, elle s’en voulait.

En attendant l'arrivée de Carmen Nadeau, ils causèrent de choses banales, évitant même de se tenir près l'un de l'autre. Enfin, on sonna à l'appartement du Manchot. Ça faisait beaucoup plus d'une heure que la journaliste avait téléphoné.

Dumont ouvrit la porte et, rapidement, une femme entra dans l'appartement.

– Vite, fermez la porte, je vous en supplie.

Candy avait reconnu l'héritière du bijou.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda le Manchot en refermant la porte.

Carmen Nadeau se laissa tomber dans un fauteuil.

– J'ai eu peur, très peur. Avant de venir ici, fit-elle en reprenant difficilement son souffle, je suis allée voir une amie. Or, comme je descendais de voiture, j'ai failli être happée par une automobile. Si j'avais fait un pas de plus dans la rue, ça y était. J'ai crié, mais l'automobile n'a même pas ralenti. Un homme, un passant, s'est même approché de moi pour savoir si je n'étais pas blessée. On a voulu me tuer.

Mais Candy tenta de la rassurer.

– Oh, vous savez, aujourd'hui, les gens, les hommes surtout, conduisent tellement mal que ce n'est guère surprenant. Quand un piéton déambule sur le trottoir, il met toujours sa vie en jeu. Moi, je peux plus compter les fois où j'ai failli être heurtée par de mauvais chauffeurs. Cependant, Carmen était persuadée qu'on avait voulu attenter à sa vie.

– Je me suis attardée chez mon amie. À ce moment, je croyais à un simple incident. Myra m'a réconfortée. Mais c'est en venant ici que je me suis rendu compte qu'une voiture me suivait.

– Vous en êtes certaine ? demanda le Manchot.

– Oh oui ! J'ai fait des détours inutiles et cette voiture me suivait toujours de loin. Je puis même ajouter qu'elle était de la même couleur que celle qui a failli me frapper.

Ce fut au tour de Candy de questionner.

– J’espère que vous avez relevé le numéro de plaque de l’automobile.

– Non. J’ai ralenti, je voulais le faire, mais elle me suivait de trop loin. En arrivant ici, je n’ai pris aucune chance, je suis descendue du côté du passager, je suis entrée rapidement dans l’édifice et suis montée en courant.

Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre, jetant un coup d’œil dans la rue.

– Je ne vois pas la voiture. Mais, qu’est-ce que je ferai en partant d’ici ? Pourquoi veut-on me tuer ?

Le Manchot s’était dirigé vers le petit meuble où il gardait toujours quelques bouteilles en réserve. Il lui servit un bon verre de cognac.

– Prenez ça, ça va vous aider.

– Je ne sais pas si je devrais. Je n’ai pas l’habitude et Myra m’en a déjà servi un.

Mais elle l’accepta quand même. Le Manchot en offrit un à Candy qui refusa, tout en murmurant à l’oreille de Dumont.

– Moi, je déteste embrasser quelqu’un qui sent la boisson. Alors, fais pas endurer aux autres ce que toi, tu ne peux supporter.

Puis, se dirigeant vers le bureau, la jolie blonde demanda :

– Vous avez vu ? J’ai récupéré l’Abeille amoureuse.

Carmen Nadeau alla prendre le bijou qu’elle examina attentivement.

– Oui, il s’agit bien du même pendentif. On a tellement mis de temps à me le livrer que, pendant un certain temps, j’ai pensé qu’on avait pu en faire fabriquer un faux. Mais c’est le véritable, je m’y connais en diamants.

– Oui, Candy m’a dit ça. À combien évaluez-vous ce bijou ?

– C’est très difficile à dire, c’est une pièce unique, ancienne, un pendentif de collection. Il ne faut pas oublier qu’il y a toute une histoire qui s’y rattache.

Mais le Manchot reprit :

– Laissons tout ça de côté. Je veux connaître la valeur du bijou, comme si vous l'achetiez d'un diamantaire.

Carmen avança la main et alluma la lampe qui se trouvait sur le bureau de Dumont.

– Vous permettez ?

Elle scrutait chaque pierre, une à une.

– Avec la valeur des diamants aujourd'hui, je dirais que c'est entre cinq et six mille dollars. Pour être plus exacte, il faudrait que je l'examine à l'aide de mes appareils.

Le Manchot fit signe à Candy de prendre place au bureau.

– Nous allons préparer le reçu. Je garderai l'Abeille amoureuse, mais ne me rends responsable que pour une somme de trois mille dollars. Jamais mes assurances ne voudraient me rembourser plus que ça.

Candy commença à préparer le reçu. On discuta du montant qui devrait être alloué et Carmen ajouta :

– Je voudrais que vous écriviez qu'en cas de complications, je puis retenir vos services à titre d'enquêteur, à votre tarif habituel.

– J'accepte.

– Ce n'est pas tout. Un contrat est un contrat, n'est-ce pas ? Alors, je ne veux pas que vous vous défiliez, pour une raison ou une autre.

Le Manchot parut offusqué.

– Je n'ai pas l'habitude de manquer à ma parole, mademoiselle.

– Quand même, je préfère que tout soit écrit. Je me sentirai plus sûre de moi. Où comptez-vous placer le bijou, monsieur Dumont ?

– Ça, mademoiselle, c'est mon secret. Je regrette, mais je n'en dirai rien.

Carmen prépara un chèque et le donna au Manchot.

– Ça servira d'acompte.

Une fois en possession du reçu, la journaliste retourna à la fenêtre et inspecta les environs.

– Je rentre chez moi, mais si vous saviez comme je suis nerveuse.

Le Manchot se tourna du côté de Candy.

– Tu peux suivre mademoiselle, dans ta voiture. Si elle est filée, arrange-toi pour relever le numéro de plaque de la voiture et s'il te faut intervenir, je te fais confiance.

Candy hésita :

– Mais, Robert, dit-elle en le fixant dans les yeux, je croyais que vous aviez besoin de « mes services », ici.

Et elle appuya drôlement sur le mot « services ».

– Ça peut attendre, répondit Dumont en souriant. D'ailleurs, je me sens beaucoup mieux. Il faut que j'aille reprendre ma voiture.

Candy proposa :

– Dans ce cas, nous pouvons partir tous ensemble et lorsque mademoiselle Nadeau sera en sécurité, j'irai vous conduire au terrain où se trouve votre automobile.

Il était clair qu'elle tenait à rester avec le Manchot. Mais, une fois de plus, elle fut déçue.

– Non, je ne peux pas. Il faut que je m'occupe de mettre le bijou en sûreté. Aussi, n'oublie pas que tu es en congé. Alors, tu peux rentrer chez toi. Si jamais il survenait quelque chose, je te rejoindrai.

Candy ne pouvait plus insister. Quelques minutes plus tard, elle quittait l'appartement du Manchot, en compagnie de Carmen Nadeau.

Dans la pièce qui lui servait de bureau, le détective possédait un coffre-fort. Il y jeta un coup d'œil, puis : « Non, pas là, c'est le premier endroit que les voleurs penseraient à fouiller. »

Soudain, il eut une idée et rapidement, il se dirigea vers une fenêtre qu'il ouvrit. Il possédait une très belle boîte à fleurs, placée sur le bord de la fenêtre et où poussaient des Saint-Joseph de toutes les couleurs.

Le Manchot alla chercher un couteau, creusa la terre, collée sur le bord de la boîte. « Bon, c'est assez grand. »

Il alla à son bureau, plaça le bijou dans son écrin. Malgré lui, le Manchot sentit un frisson lui parcourir l'épine dorsale. Il n'était pas superstitieux, loin de là, mais il n'aimait pas toucher à cette étrange Abeille amoureuse. Il savait fort bien que Candy lui avait joué la comédie ; mais, quand même, un tout petit doute subsistait dans son esprit, même s'il refusait de l'admettre.

Il glissa l'écrin dans le trou qu'il avait creusé et replaça la terre.

– Ça ne paraît pas du tout et jamais on ne pensera à regarder là.

Il décida d'attendre quelques minutes, au cas où Candy aurait des difficultés. Il allait appeler un taxi pour se faire conduire dans le Vieux Montréal, lorsque le téléphone sonna. Il décrocha.

– Monsieur Robert Dumont, fit une voix de femme.

– Oui, c'est moi.

– Vous pouvez parler, fit la téléphoniste.

Et immédiatement, le Manchot reconnut la voix de son assistant, Michel Beaulac.

– Allô, boss, comment allez-vous ?

Sans attendre la réponse, le grand Michel continua :

– Moi, ça va très bien. Vous ne devinerez jamais, carabine, de quel endroit je vous téléphone.

– Comment veux-tu que je sache ?

– De Rimouski !

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je voulais passer trois jours à Québec, mais j'ai rencontré quelqu'un... ou plutôt quelqu'une... une personne extraordinaire et me voilà rendu à Rimouski. Si je vous appelle, c'est pour vous demander si nous devons être au travail lundi.

– Je l'ignore, mais je serais surpris si nos locaux étaient prêts.

– Alors, je peux prolonger mes vacances ?

Le Manchot avait placé le récepteur dans sa main gauche et de sa main droite, il dépliait rapidement une carte de la province.

– Attends une seconde, Michel, veux-tu ?

– Oubliez pas que c’est un interurbain. Ça coûte cher la minute !

Le Manchot ne l’écoutait pas, il étudiait la carte.

– J’ai du travail à te confier. Tu as le temps de prendre quelques notes ?

– Oui, mais...

– Ne t’inquiète pas, avare, je paierai la communication. Tu vas te rendre à Matane.

– Hein ? Mais, c’est loin.

– Pas du tout, c’est à peine cent kilomètres, même pas. Disons une cinquantaine de milles, ça se fait donc rapidement.

– Qu’est-ce que j’irai faire, à Matane ?

– Ne m’interromps pas toujours et prends des notes.

Le Manchot lui résuma ce qui se passait, sans, évidemment, donner tous les détails.

– Alors, tu vas te rendre chez ce notaire Gendron. Questionne-le sur ce bijou des passions, essaie de tout savoir sur le nommé Lefrançois. Comment s’est-il rendu à Montréal ? En voiture, par train ou par autobus ? Enfin, je te fais confiance.

Michel ne semblait pas très enthousiasmé par le travail qu’on lui confiait, et il demanda :

– Quand j’aurai les renseignements, je devrai vous rappeler ?

– Évidemment.

– Ça va vous coûter les yeux de la tête, tous ces appels. Il me semble que ce serait beaucoup plus simple de téléphoner au notaire Gendron et de lui poser les questions que vous désirez, moi, je veux bien faire mon possible, mais je suis pas au courant de toute l’affaire et de ses difficultés.

Le Manchot commençait à s’impatienter.

– Cesse donc de discuter. Au téléphone, on peut facilement nous mentir, par contre, quand la personne est en face de toi, tu peux observer ses réactions. Les résultats ne sont pas comparables. Tu en sais suffisamment long pour questionner le notaire.

– Oh moi, je suis bien prêt à m’y rendre, boss ! Ça me fera un petit voyage de plus et je suis certain qu’elle acceptera de m’accompagner.

– Elle ? Qui, elle ?

– Ah ! ça, c’est une surprise. Posez-moi pas de questions, je dirai rien pour le moment. Nous allons partir pour Matane et on devrait voir le notaire ce soir. Vous désirez que je vous rappelle aussitôt ?

– Oui, à mon appartement. J’ai à sortir, mais ce soir, je serai ici. Je compte sur toi.

Le Manchot raccrocha. Il ne put s’empêcher de sourire en songeant à son collaborateur. « Il semble être tombé amoureux. Espérons que ça ne nuira pas à son efficacité. »

Robert Dumont alla chercher sa voiture. Il se sentait beaucoup mieux. En passant devant le Caribou, il hésita. L’envie lui prit d’entrer et de chercher à retrouver ceux qui l’avaient battu, mais après quelques secondes de réflexion, il décida : « Ça ne donnerait absolument rien. Je n’ai pas eu le temps de voir mes agresseurs. Quant aux employés du Caribou, je ne puis aucunement prouver qu’ils ont été mêlés à l’affaire. »

Le détective passa à son bureau pour constater que les travaux ne progressaient que très lentement. L’entrepreneur lui avoua :

– Si tout va bien, vous pourrez rentrer dans vos bureaux mercredi matin.

– Pas avant ça ?

– J’ai bien peur que non. C’est toujours la même chose. Au moment où on s’y attend le moins, des conflits de travail surviennent.

Déçu, le Manchot alla prendre un bon repas au restaurant et ne rentra à son appartement qu’à sept heures du soir. Presque immédiatement, le téléphone sonna. C’était Candy. Elle lui apprit que Carmen Nadeau était rentrée chez elle sans encombre.

– Vous sortez ce soir, Robert ?

– Non.

Mais il ajouta aussitôt :

– J’attends quelqu’un. Je serai occupé durant toute la soirée.

– Ah !

– Nous ne reprendrons pas le travail avant mercredi. Pour l’instant, l’affaire de l’Abeille amoureuse est classée. Alors, si tu veux prendre quelques jours de vacances, libre à toi.

Mais, Candy répondit :

– Je crois pas m’absenter. Je sortirai sûrement ce soir, je veux pas rester seule. Je croyais qu’on pouvait passer la soirée ensemble.

Le Manchot se mit à rire :

– Oublie l’Abeille amoureuse. J’apprécie la blague que tu m’as faite. Mais il est préférable d’en rester là. S’il y avait quelque chose de spécial, j’essaierai de te rejoindre.

Et il raccrocha. Ce ne fut que vers huit heures que Michel rappela, de Matane.

– Carabine, qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Je me suis rendu à Matane absolument pour rien.

– Comment ça ?

– Le notaire Gendron est pas là. Ça fait même plus d’une semaine qu’il est absent.

Le Manchot protesta :

– C’est impossible, le sergent-détective Duval lui a parlé, devant moi, cet avant-midi. J’écoutais sur l’autre récepteur.

– Carabine ! Je sais ce que je dis. J’ai longuement causé avec un monsieur Authier. Ce jeune homme est le clerc du notaire. Gendron est à Montréal depuis une semaine.

– Hein ?

– C’est pas tout. Il est parti en compagnie d’un de ses amis, un monsieur Lefrançois qui lui servait de chauffeur. Le notaire a pas de voiture.

Dumont allait de surprise en surprise. Pendant ce temps, Michel continuait.

– J'ai demandé au jeune Authier s'il savait pour quelles raisons le notaire était parti pour Montréal. Évidemment, il y en avait plusieurs. Le notaire a beaucoup de clients et quand il a une affaire à régler dans la métropole, il en profite. C'est pourquoi il a prolongé son séjour.

Michel s'arrêta pour reprendre son souffle et le Manchot en profita pour lui poser quelques questions.

– Tu lui as parlé de Lefrançois ? Ce jeune homme était-il au courant de la mort du chauffeur du notaire ? Gendron a-t-il téléphoné depuis les derniers événements ?

– Donnez-moi une chance, je peux pas répondre à vingt-cinq questions à la fois. Oui, Authier a appris par les journaux, puis par la police provinciale, que Lefrançois était mort. On est allé lui poser des questions.

– La police ?

– Oui. Là-bas, on savait que Lefrançois travaillait souvent pour le notaire Gendron. Mais avant que la police provinciale intervienne, Authier a reçu un appel de son patron. Le notaire, semble-t-il, s'est séparé de Lefrançois, une fois arrivé à Montréal. Les deux hommes devaient se rencontrer plus tard. Gendron voulait pas avoir d'ennuis avec les autorités et il a ordonné à son clerc de dire seulement le strict nécessaire. Il a reçu un seul appel du notaire.

– Quand attend-il son retour ?

– Il l'ignore. Il se peut que Gendron reste quelque temps à Montréal, il doit téléphoner à nouveau.

– Tu lui as parlé de l'Abeille amoureuse et de mademoiselle Nadeau ?

– Oui, Authier était vaguement au courant. Le notaire devait livrer le bijou à cette demoiselle. Il ignore s'il l'a fait. Enfin, j'ai posé quelques questions concernant ce Lefrançois, mais il y a rien de spécial. Vieux garçon, pas de famille, il travaillait pour différentes personnes. Semblait pas avoir d'ennemis. Sa mort laisse un peut

tout le monde indifférent. Voilà, c'est tout, boss. Moi, j'avoue que je comprends pas grand-chose à cette affaire. Vous dites avoir parlé au notaire ce matin...

– Laisse, Michel, je vais me charger de l'enquête. Sois à Montréal, mardi soir au plus tard. Nous reprendrons le travail mercredi matin et je veux que tu sois en pleine forme.

Michel s'écria :

– Pour ça, soyez pas inquiet, j'ai jamais été aussi « peppé » et bientôt, vous comprendrez pourquoi.

Lorsque la communication fut terminée, le Manchot se leva de sa chaise. Il paraissait soucieux. Il s'alluma un cigare et alla s'installer dans son meilleur fauteuil. « Non, cette affaire ne tourne pas rond. Elle est de plus en plus embrouillée. Ce matin encore... »

Il se remémorait la conversation qu'il avait entendue entre Duval et la personne qui lui avait répondu, à Matane. « Mais, à bien y penser, Duval n'a jamais demandé s'il parlait au notaire Gendron. On a répondu que c'était le bureau du notaire Gendron et nous avons tiré nos propres conclusions. »

Oui, il pouvait s'agir du commis. Mais, la situation ne s'éclaircissait pas pour autant. Pour quelles raisons le notaire Gendron semblait-il inquiet ? Pourquoi avait-il demandé à son adjoint de ne pas donner trop de détails aux policiers ? « Il me semble qu'il est presque impossible qu'une fois à Montréal, Lefrançois et le notaire se soient séparés. Gendron retient les services d'un chauffeur et, rendu ici, il voyagerait en taxi alors qu'une voiture est à sa disposition ? Pour quelles raisons va-t-il prolonger son séjour à Montréal ? »

Autant de questions auxquelles le Manchot aurait bien aimé répondre, mais il avait abandonné l'affaire. Son travail ne consistait qu'à s'occuper de la garde du bijou.

Soudain, il songea au mandat-poste. Il ne l'avait pas encore retourné à la succession de Lefrançois.

« Un simple chauffeur, un type qui travaille pour différentes personnes. Le notaire, pour une raison que j'ignore, n'a pas de

voiture. Ça devait lui coûter un bon prix pour retenir les services de Lefrançois... »

Brusquement le Manchot se leva. « Non, un simple chauffeur ne va pas se louer une chambre à l'hôtel Mont-Royal, à moins qu'il n'accompagne son patron. »

Quelques secondes plus tard, il était en communication avec l'hôtel Mont-Royal.

– Je voudrais parler au notaire Gendron, de Matane.

– Un instant, monsieur, je vais vérifier s'il est enregistré ici.

Deux minutes plus tard, l'employé lui apprit :

– Le notaire Gendron n'est pas à sa chambre, actuellement. Y a-t-il un message ?

VII

Le Manchot fait parler de lui

Robert Dumont s'était rendu à l'hôtel Mont-Royal. Pourtant, il s'était promis de laisser tomber cette affaire. Mais le fait que Gendron se soit enregistré au même hôtel où devait descendre Lefrançois était un autre incident qui aiguisait sa curiosité.

Il était assis à un petit bar et, de temps à autre, il demandait au commis de s'informer si le notaire Gendron était arrivé.

Ce n'est qu'à neuf heures du soir que le notaire de Matane entra à son hôtel. Le Manchot patienta quelques minutes, puis se présenta à la chambre de l'homme de loi. Ce dernier ouvrit presque aussitôt, mais, en apercevant Dumont, il parut surpris. Il devait sûrement attendre quelqu'un d'autre.

– Monsieur, vous désirez ?

– Je suis Robert Dumont, détective privé, on m'appelle communément le Manchot. Je suppose que vous avez entendu parler de moi ?

– Oui, évidemment, fit Gendron hésitant. Je lis les journaux comme tout le monde.

– Puis-je entrer ?

– C'est que... j'attends un client et...

– Ce ne sera pas bien long, notaire.

Gendron ouvrit la porte, laissa passer le Manchot et lui offrit un fauteuil. Pour la seconde fois, le notaire insista :

– Je n'ai que quelques minutes à vous accorder...

– Je sais, je sais, vous l'avez dit. Si vous préférez que je me rende à la police tout de suite, libre à vous.

L'homme de Matane était resté debout. Il tourna le dos au Manchot, sans doute pour cacher son trouble.

– La police ? Mais je ne comprends pas.

– Voyons, notaire, vous venez de m'avouer que vous lisez les journaux. Ne me dites pas que vous ignorez que votre ami Lefrançois a été tué.

Il y eut un long silence. Enfin, Gendron se retourna et s'approcha du Manchot.

– Je vous croyais un homme honnête, monsieur Dumont. Combien demandez-vous ?

Le Manchot se leva brusquement.

– Si vous le prenez sur ce ton, tant pis pour vous, je ne m'attarderai pas plus longtemps.

Et il se dirigea vers la porte.

– Attendez !

Le Manchot se retourna.

– Excusez-moi, murmura le notaire, mais depuis que j'ai appris la mort de mon ami, je suis tellement nerveux...

– Mais, pourquoi ?

– Lefrançois a accepté de me conduire à Montréal. J'avais retenu une chambre pour lui, ici, au Mont-Royal. Mais il a refusé de me suivre. Il m'a dit qu'il avait certaines choses à régler lui aussi, qu'il ne pouvait demeurer à mon service pendant notre séjour ici. Je ne pouvais quand même pas l'attacher.

– Donc, vous vous êtes séparés et vous n'avez plus eu de ses nouvelles ?

– Exactement.

– Vous avez une cliente, du nom de Carmen Nadeau ?

Le notaire le corrigea :

– Il ne s'agit pas d'une cliente. Carmen Nadeau a hérité d'un bijou que lui a laissé Géraldine Bourgeoys de Matane. Avant de me

séparer de Lefrançois, je lui ai demandé de livrer le bijou à mademoiselle Nadeau. Je n'ai donc pas rencontré cette dernière.

Puis, enchaînant rapidement, il demanda :

– Pourquoi vous intéressez-vous à cette affaire ?

Le Manchot lui parla de la lettre qu'il avait reçue et du mandat-poste qui l'accompagnait.

– Je regrette, mais j'ignore tout de cette affaire. J'aurais dû chercher à communiquer avec mademoiselle Nadeau lorsque j'ai appris que Lefrançois était mort. Mais j'étais persuadé qu'il avait livré le bijou. Je téléphonerai à mademoiselle Nadeau.

– Inutile, nous avons retrouvé cette fameuse Abeille amoureuse.

– Retrouvé, dites-vous ?

– Lefrançois l'avait placée dans un casier de la gare centrale. Vous n'avez pas à vous inquiéter, le bijou est maintenant en sécurité. Je suppose, notaire, que vous aviez des clients à rencontrer à Montréal ?

– Oui et de nombreuses affaires à régler. Je n'ai pas terminé d'ailleurs. Je vous l'ai dit tantôt, j'attends un client d'une seconde à l'autre.

– Les policiers sont maintenant au courant que Lefrançois vous servait de chauffeur. Si j'ai un conseil à vous donner, notaire, j'entrerais immédiatement en communication avec les autorités. Vous avez déjà trop tardé. On dirait que vous recherchez les ennuis.

Gendron protesta :

– Au contraire, je voulais les éviter. J'ignore tout des allées et venues de Lefrançois depuis notre arrivée dans la Métropole.

Le Manchot se préparait à sortir.

– Un petit conseil, notaire, vous faites mieux de dresser une liste des clients que vous avez rencontrés depuis que vous êtes ici. Les policiers exigeront sûrement des détails.

Pour la première fois, depuis le début de cette courte entrevue, Gendron esquissa un sourire.

– Quand on a la conscience tranquille, monsieur Dumont, on n’a rien à craindre. Les policiers peuvent venir m’interroger. Je tiens un agenda et je puis leur fournir tout mon emploi du temps. Encore une fois, je m’excuse de m’être montré impoli envers vous. Mais cette mort m’a rendu nerveux, j’espère que si nous avons à nous rencontrer à nouveau, ce sera dans d’autres circonstances.

Et sans plus attendre, Gendron ouvrit la porte.

– Ça m’a fait plaisir de vous connaître, monsieur Dumont.

Le Manchot n’insista pas, d’autant plus qu’un homme s’avançait dans le corridor et qu’en l’apercevant, le notaire lui fit un signe.

– Je vous attendais justement, entrez, mon cher ami.

Dumont jeta un coup d’œil au type. Il ne l’avait jamais vu. La porte de la chambre se referma. Le Manchot resta quelques secondes sans bouger, songeant à l’attitude du notaire Gendron. « Curieux, songea-t-il. Pourquoi est-il si nerveux, s’il n’a rien à se reprocher ? »

Il s’engouffra dans l’ascenseur qui allait le ramener au rez-de-chaussée.

« Dès demain, je communiquerai tous mes renseignements à Duval et je laisserai la police officielle se débrouiller avec cette affaire. J’ai déjà trop perdu de temps. »

*

Le samedi, le Manchot avait pris l’habitude de se reposer et il était rare qu’il se lève avant dix heures. Mais il était à peine neuf heures et demie lorsqu’il entendit le téléphone sonner. Il allongea la main droite et décrocha le récepteur.

– Allô ?

– Robert ? Je vous réveille pas, j’espère ?

– Je paressais, avoua le Manchot en reconnaissant la voix de Candy. Tu as bien fait de me tirer de mon sommeil, il est grand temps que je me lève.

– Je m’excuse, mais je crois que c’est important. J’ai l’impression que vous n’aimerez pas ça.

– Quoi donc ?

– Les articles !

Le Manchot s’était assis dans son lit.

– Mais de quoi parles-tu ?

– Je suis sortie pour acheter du lait, je suis arrêtée au kiosque à journaux. Nous faisons la manchette. On parle de vous et, dans certains articles, on parle aussi de moi.

– Qu’est-ce que tu me chantes là, Candy ? De quels journaux s’agit-il ?

– En fin de semaine, il paraît des tas de journaux à sensation, des feuilles de chou. J’en ai présentement quatre en ma possession. On y parle de l’Abeille amoureuse, de la mort de Lefrancois, de votre enquête, de ma visite chez mademoiselle Nadeau. On raconte la légende du bijou...

Le Manchot avait de la difficulté à la croire.

– Mais qui a mis les journalistes au courant ?

– Allons donc, c’est facile à deviner. Carmen Nadeau est journaliste. Alors, elle a décidé de faire parler d’elle. Qui d’autre qu’elle aurait pu raconter toutes les anecdotes concernant la fameuse légende ? Plus que ça, il y a même deux journaux de langue anglaise qui parlent de l’affaire.

Dumont laissa échapper :

– J’ai mon maudit voyage !

– Tiens, je vais faire une chose, Robert. Je saute dans ma voiture et je me rends à votre appartement. J’ai l’impression que vous aimerez pas ça du tout. Ça fait pas sérieux, le Manchot qui enquête sur un bijou qui rend les femmes amoureuses. Vous allez être la risée de toute la ville.

– Je t’attends.

Et déjà, le Manchot sentait la mauvaise humeur le gagner. Il raccrocha d’un geste rageur, se rendit rapidement dans la salle de

bains, prit une bonne douche, se vêtit, installa sa prothèse et prépara son café. Il venait tout juste de se servir lorsqu'on sonna à la porte.

– Entre Candy. Tu veux un café ?

– S'il vous plaît.

Elle déposa les journaux sur la table. Le Manchot lui prépara son café, puis s'empara des journaux qu'il consulta rapidement. Dans trois des journaux, on pouvait apercevoir des photos du Manchot.

– Mais elle est folle, cette Carmen Nadeau !

– Et vous n'avez pas pris le temps de lire les articles. On dit que vous croyez à la légende, que vous gardez précieusement le bijou caché, un bijou qui a une valeur inestimable à cause de son histoire.

Juste à ce moment, le téléphone sonna. Le Manchot alla répondre.

– Allô ? fit-il d'un ton bourru.

– Monsieur Robert Dumont, s'il vous plaît ?

– C'est moi.

– Je suis journaliste à La Presse. J'aimerais que vous m'accordiez une entrevue au sujet de cette fameuse Abeille amoureuse et...

– Il n'en est pas question.

Et il raccrocha brusquement.

– C'est le comble, les journaux plus sérieux vont maintenant s'intéresser à l'affaire. Oh, mais ça ne se passera pas comme ça.

Il composa rapidement un numéro.

– Mademoiselle Nadeau ?

– Oui, c'est moi.

En vitesse, Candy alla s'emparer du second récepteur pour pouvoir entendre la conversation.

– Ici Robert Dumont.

– Bonjour, monsieur Dumont. J'espère que vous ne me téléphonez pas pour m'apprendre une mauvaise nouvelle.

– Je viens de lire les journaux, mademoiselle. Je vais convoquer une conférence de presse.

– Tiens, pourquoi ?

– Croyez-vous que je vais vous laisser vous servir de mon nom pour mousser votre publicité ? C'est vous qui avez préparé ces articles ?

– Oui, j'y ai travaillé durant une couple de jours. J'ai pensé que ça vous ferait plaisir que je parle de vous, aussi, j'ai ajouté quelques passages à mes articles.

Le Manchot cria :

– Je vais vous en faire un plaisir, moi. Tout d'abord, vous allez venir immédiatement ici, prendre possession de votre joujou. Ensuite, je dirai à tous les journalistes que je n'ai jamais cru aux pouvoirs de cette ridicule abeille. Tout ça se tournera contre vous, mademoiselle.

Carmen Nadeau était d'un calme déconcertant, un calme qui faisait contraste avec le ton élevé de la voix du Manchot.

– Je n'en ferai absolument rien, au contraire, j'ai déjà accepté quelques entrevues avec des journalistes de journaux très sérieux.

– Quoi ? Mademoiselle, je vous préviens...

– C'est moi qui vous mets en garde, monsieur Robert Dumont. Vous vous êtes engagé par contrat. J'ai ici un reçu, préparé par votre grosse poupée...

Candy poussa un cri :

– Je vais lui montrer une grosse poupée, moi ! Si elle me tombe entre les pattes, je vais l'écraser comme... comme une abeille.

Carmen continuait :

– Non seulement je vous ai payé pour que vous mettiez mon héritage en sécurité, mais si je le désire, je puis retenir vos services comme enquêteur et vous ne pouvez pas refuser, c'est écrit en noir sur blanc et j'ai bien l'intention de montrer ce contrat aux journalistes, car on ne semble pas croire que cette affaire vous intéresse.

Le Manchot en restait bouche bée. Il ne savait plus que répondre. Carmen Nadeau était fort habile. Elle avait préparé toute cette publicité de longue main.

– Maintenant, monsieur Dumont, vous allez m’excuser, mais je dois sortir. J’ai des personnes importantes à rencontrer. Et puis, ne vous en faites pas, après toute cette publicité, vous ne manquerez pas de travail.

Elle éclata de rire et raccrocha.

Le Manchot déposa le récepteur, se mit à se promener de long en large, martelant le plancher. « Elle ne l’emportera pas en paradis. Encore hier, quand elle m’a téléphoné, elle m’a supplié de m’occuper de son cas, de garder son bijou, elle avait peur, elle me jouait la comédie, elle... »

Brusquement, il s’arrêta de parler. Candy avait pris soin de ne pas l’interrompre. D’ailleurs, elle était aussi en colère que son patron.

– Que c’est bête, j’aurais dû y penser plus tôt.

– Quoi donc ?

– Elle veut se moquer de moi, elle veut s’amuser. Eh bien, nous allons rire ma petite Candy.

Le Manchot avait changé d’attitude, maintenant, il souriait. Mais il ne devait pas garder ce sourire bien longtemps. Le téléphone venait de sonner à nouveau et Candy l’entendit crier :

– Non, non et non. Je n’accorde aucune entrevue, laissez-moi tranquille.

Il venait à peine de raccrocher qu’à nouveau, la sonnerie retentit.

– Je ne réponds plus.

– Je vais le faire à votre place, fit Candy. Ensuite, vous n’aurez qu’à prévenir votre service téléphonique. Ils recevront vos appels.

Elle prit le récepteur.

– Allô ?

– Monsieur Dumont est-il là ? J’aimerais lui parler. Je suis le sergent-détective Duval.

– Un instant.

Le Manchot fit un signe de la main. Il ne voulait pas que Candy lui transmette l'appel.

– Je viens de te dire...

– C'est le sergent-détective Duval !

– Ah bon !

Il prit le récepteur.

– Allô ?

– Dumont, ici Duval...

– Oui, je sais pourquoi vous m'appelez, vous aussi, vous avez lu les journaux, n'est-ce pas ?

– Si ce n'était que moi, ça irait, mais l'inspecteur Bernier vient tout juste de m'appeler. Il est en colère. J'ai tenté de lui faire croire que j'ignorais que vous vous occupiez de cette affaire, mais je suis bien certain que ça n'a pas mordu. Il exige que je vous interroge et, s'il n'est pas satisfait, il a ajouté qu'il s'occuperait personnellement de vous.

Et Duval ajouta en soupirant :

– Dire que je croyais pouvoir prendre une fin de semaine de congé. Mais est-ce vous qui avez raconté ces histoires aux journalistes ?

– Vous me connaissez, Duval. Je ne suis pas un imbécile. Je suis cent fois plus mal pris que vous pouvez l'être.

– De toute façon, je fais mieux d'obéir à l'inspecteur. Vous êtes chez vous pour quelques instants encore ?

– Oui, mais ne cherchez plus à me téléphoner. Je remets ma ligne à mon service. Les journalistes désirent tous des entrevues ; j'en ai plein le dos, moi.

Une fois qu'il eut ordonné à son service de prendre tous ses appels et de dire qu'il était absent pour la journée, il se tourna vers Candy.

– Heureusement que les journaux ne possèdent pas ta photo, on l’aurait sûrement fait paraître.

Rageusement, Candy ouvrit un des journaux.

– Attendez une seconde, je vais vous lire un passage.

Elle scruta l’article durant quelques secondes, puis :

– Je l’ai. Écoutez ça : « Mademoiselle Nadeau a reçu la visite d’une fille qui travaille pour le détective manchot. Cette fille grassouillette aux cheveux platine, pâle imitation des stars de cinéma du type Marilyn Monroe, répond au prénom juteux de Candy, un bonbon qui doit, sans aucun doute, se laisser déguster par bien des hommes. »

Si Robert Dumont n’était pas intervenu, Candy aurait déchiré le journal en morceaux.

– Allons, calme-toi, le jour de la vengeance approche.

– Je ne vous demande qu’une chose, Robert. Laissez-moi seule avec elle, oh, pas longtemps. Je vais lui montrer ce qu’un bonbon juteux peut faire, moi. Elle va en conserver un goût amer, je vous le jure.

Le Manchot prépara deux nouveaux cafés.

– Tiens, bois ça et calmons-nous.

Après s’être assis dans son fauteuil préféré Dumont ajouta :

– Sais-tu qu’après avoir bien réfléchi, je suis un peu en admiration devant cette Carmen Nadeau ?

– Eh bien, pas moi !

– Elle est loin d’être folle. Il est rare que je me laisse prendre aussi facilement, mais elle m’a bien eu. Non seulement elle s’est servie de moi pour mousser sa publicité, mais je ne puis la laisser tomber. Elle ferait un scandale et m’accuserait de bris de contrat.

Une expression d’incrédulité se peignit sur le visage de Candy :

– Vous n’allez pas continuer à travailler pour elle ?

– J’ai bien peur d’y être obligé.

Elle montra la pile de journaux :

– Tout à l’heure, vous aviez l’air d’un ours qui a mal au crâne quand vous avez jeté un coup d’œil sur ces articles et maintenant, ça semble vous laisser indifférent.

– Pas du tout. Mais il faut savoir réfléchir. Je crois comprendre tout ce qui s’est passé. Tout d’abord, il y a Michel qui m’a beaucoup aidé.

– Michel ? demanda Candy, surprise. Il est rentré ?

– Non, il n’arrivera que mercredi, mais il m’a téléphoné et je lui ai demandé d’accomplir un travail pour moi. Ensuite, j’ai vu le notaire Gendron.

Candy valsait de surprise en surprise,

– Le notaire est à Montréal ?

– Il serait beaucoup trop long de tout te raconter. Mais il y a une chose que je puis te dire, Candy. Même s’il nous faut attendre quelques jours, peut-être même une semaine ou plus, ils ne perdent rien pour attendre.

– Mais de qui parlez-vous ? Pourquoi attendre ?

Il n’eut pas le temps de répondre à sa question. On sonnait à la porte. Le sergent-détective Duval n’avait pas perdu de temps. Sans doute qu’il sentait la présence de Bernier collée à ses fesses.

– Je suis dans un beau pétrin, fit-il en se laissant choir dans un fauteuil. L’inspecteur a encore rappelé et m’a demandé ce que j’attendais pour lever un mandat contre vous.

– Il est ridicule, fit le Manchot. Vous n’avez qu’à lui dire la vérité au sujet de la lettre que j’ai reçue. En fin de compte, ces articles racontent que je m’occupe de ce fameux bijou, que j’en ai la garde, que j’ai accepté de protéger Carmen Nadeau...

– Tout ça est vrai ?

– Oui et il n’y a rien d’illégal dans ma conduite.

Duval s’écria :

– Mais ce n’est pas ce qui intéresse Bernier. Il veut savoir pour quelles raisons on a tiré deux balles dans un cadavre.

Le Manchot eut un sourire énigmatique.

– Oh ça, c'est sans importance. D'ailleurs, je suis persuadé de connaître la réponse. Mais comme je le disais à Candy, il faut nous montrer patients. Quand une personne a décidé de se pendre elle-même, il faut lui donner la chance de bien préparer la corde et le nœud coulant.

Dumont ne voulait pas en dire plus long. Il était clair qu'il connaissait quelque chose que les deux autres ignoraient. Mystérieux, le Manchot ajouta :

– Parfois, au cours d'une conversation, on laisse échapper une phrase sans importance, une phrase qui devient un phare puissant et qui éclaire les ténèbres qui entourent le mystère.

Le sergent-détective se tourna vers Candy :

– Vous y comprenez quelque chose, vous ?

– Pas du tout et il refuse d'en dire plus. Le Manchot fit tourner le sujet de conversation.

– Je suppose que, de votre côté, Duval, vous n'avez pas perdu votre temps, vous avez enquêté ?

– Oui, notamment sur cet Herman. Bernier voulait des explications. Je lui avais dit que j'avais pris rendez-vous avec lui, que je m'étais renseigné sur cet homme qui travaille au Caribou. Fallait bien que je donne des résultats.

– Et alors ?

– Il se nomme Herman Fielding. C'est un Québécois de descendance allemande. Il travaille comme garçon, le soir, au cabaret le Caribou. Il vit à Montréal depuis trois ans. C'est un homme qui vient de la Gaspésie. Il a déjà été accusé de vol et a fait six mois de prison dans cette dernière région. Mais depuis sa sortie, il y a trois ans, on n'a rien à lui reprocher.

Duval mit la main dans sa poche.

– Tenez, j'ai sa photo... et puis, vous aviez raison, Dumont, il n'habite pas du tout à l'adresse qu'on vous avait donnée au Caribou.

Le Manchot prit la photo et faillit pousser une exclamation.

– Qu'est-ce que vous avez ?

– Oh, rien, rien, j'avais cru reconnaître cet homme, mais je me suis trompé.

Il mentait. L'homme de la photo était exactement le même que Dumont avait croisé dans le corridor de l'hôtel Mont-Royal et qui était entré dans la chambre du notaire Gendron.

VIII

Revanche

Après le départ de Duval, Candy reprocha au Manchot :

– Robert, vous n’êtes pas raisonnable. Vous savez des choses que vous refusez de nous dire. L’inspecteur Bernier risque de tomber sur le dos du sergent et de le plumer comme un poulet.

Moqueur, Dumont félicita sa collaboratrice.

– Tu deviens aussi spirituelle que Michel. La police... un poulet... Bravo !

– Ne vous moquez pas de moi.

– Ce n’est pas du tout mon idée. Si Duval peut retrouver Herman et l’arrêter, nous allons passer à l’action.

– Tout de suite ?

– Évidemment.

– Mais vous venez tout juste de me dire, et vous l’avez répété au sergent, qu’il va nous falloir être patients et attendre.

– C’est vrai, mais il y a certaines choses que nous pourrons régler plus vite les unes que les autres. Par exemple, je n’ai pas oublié la correction que j’ai reçue, dans la ruelle du Caribou. J’ai encore mal dans les côtes. Si tout va bien et si tu veux m’aider, nous allons pouvoir prendre une petite revanche.

Cette fois, Candy était heureuse. La jolie blonde détestait l’inaction.

– Vous allez faire arrêter ces trois hommes ? Vous connaissez leur identité ?

– Non, mais j’espère leur tendre un piège. Il n’est pas question de les faire arrêter. Je vais simplement leur remettre la monnaie de leur pièce.

Candy devinait ce qui allait se passer. Mais elle savait que le Manchot pouvait à peine utiliser la faible prothèse de sa main gauche, risquait beaucoup en s'attaquant à trois hommes.

– J'aime pas ça, ces types sont dangereux.

– Ne me dis pas que tu as peur des hommes ? Que tu ne peux plus te défendre ?

Candy sursauta.

– Vous voulez que je m'en charge ? Parfait, je demande pas mieux. Y a pas encore un maudit homme qui va me faire peur.

– Nous nous en occuperons tous les deux ; mais, auparavant, il nous faut attendre des nouvelles de Duval. S'il ne peut mener à bien son enquête sur Herman, nous devrons rester inactifs.

Le téléphone sonna à de nombreuses reprises à l'appartement du Manchot, mais c'était son service qui se chargeait de répondre. De temps à autre, Dumont appelait la standardiste.

– Ce sont toujours des journalistes. Ils vous cherchent partout.

– Qu'ils cherchent. Moi, c'est l'appel de Duval qui m'intéresse.

Même si le temps passait, Candy ne voulait pas s'éloigner. C'est elle qui prépara le dîner et le couple mangea en tête à tête. Enfin, lorsqu'à deux heures et demie Dumont rappela sa téléphoniste, cette dernière lui annonça :

– Le sergent-détective Duval a téléphoné. Il est présentement à son bureau de l'escouade des homicides.

– Merci.

Le Manchot le rappela aussitôt.

– Alors, du nouveau ?

– Oui. J'ai surveillé l'appartement d'Herman. Je savais qu'il ne travaillait que ce soir. Il est rentré chez lui vers onze heures trente. Je l'ai immédiatement arrêté, disant que vous aviez déposé une plainte contre lui, pour coups et blessures...

– Il a dû protester !

– Et comment, il dit qu'il ne vous connaît pas, qu'il ne vous a jamais vu. Il voulait absolument communiquer avec son avocat. Heureusement que nous sommes samedi.

– Pourquoi ?

– L'avocat était absent. Il est très difficile d'en rejoindre un le samedi. Je l'ai donc bouclé pour la fin de semaine.

– Et Bernier ? demanda le Manchot.

– Il grogne, comme à l'ordinaire. Je lui ai offert de venir au poste, pour poser lui-même des questions à Herman, pour tenter de le faire parler. Mais il tient beaucoup trop à sa journée de congé pour ça. D'ailleurs, j'ai une autre bonne raison pour garder Herman derrière les barreaux.

– Laquelle ?

– Un revolver. Vous aviez raison sur toute la ligne. J'en ai trouvé un chez Herman, et du même calibre que celui qui a servi à tirer deux balles dans le cadavre de Lefrançois.

– Les experts ont pu comparer les balles ?

– Non, pas encore. Vous savez, tout marche au ralenti, en fin de semaine...

– Et c'est tant mieux. Dites donc, j'espère que l'arrestation d'Herman s'est faite en douceur ?

– Oui. Aucun scandale, n'ayez crainte. Il veut communiquer avec le Caribou pour dire qu'il ne rentrera pas ce soir et...

– Laissez-le faire. Qu'il dise même qu'il a été arrêté, que je suis la cause de ses déboires ; ça m'est absolument égal. Bien au contraire, ça me rendra service.

– Oh, j'ai bien l'impression qu'il n'ira pas se glorifier, auprès de ses employeurs, d'être présentement derrière les barreaux. Maintenant, qu'est-ce que je fais, après cette arrestation ?

– Rien, absolument rien, sergent. Quand vous aurez le rapport de la balistique, vous pourrez donner des résultats à Bernier et interroger plus à fond Herman. Mais pour ça, j'aimerais bien être là.

Puis, esquissant un large sourire.

– Cependant, j'ai l'impression que je ne serai pas libre avant ce soir.

Après avoir raccroché, il poussa un long soupir de satisfaction.

– Et maintenant, filons.

– Où ?

– Chez toi.

Candy le regarda avec stupéfaction.

– Mais pourquoi ?

– Parce que j'ai des appels à loger. Ensuite, on me téléphonera et il est possible que nos adversaires connaissent le numéro de téléphone de mon appartement. On éventrait immédiatement la mèche. En se servant de ton appareil, il n'y a aucun danger.

Le Manchot ne prit même pas sa voiture et monta dans celle de Candy.

– Cependant, je veux que tu me promettes de venir me reconduire. Et n'oublie pas, quoi qu'il arrive, nous avons passé l'après-midi, et peut-être même une partie de la soirée, chez toi, dans ton appartement. Si jamais Bernier nous interroge, il pourra faire les déductions qu'il voudra.

*

Candy, inquiète, demanda :

– Vous êtes certain qu'il reconnaîtra pas ma voix ?

– Je ne crois pas. D'ailleurs, tu diras que tu es à l'extérieur de la ville ; ça peut changer la voix.

Candy appela donc à l'hôtel Mont-Royal et demanda à parler au notaire Gendron.

– Je regrette, mademoiselle, lui répondit-on au bout d'un moment. Le notaire a laissé un message, au cas où il recevrait un appel. Il a dû s'absenter pour rencontrer un client important. Il ne doit revenir que vers sept heures.

– Merci bien.

– Qui appelle ?

– Aucune importance, je lui téléphonerai ce soir.

En raccrochant, la statuesque blonde poussa un soupir de soulagement.

– J’aime mieux ça. J’avais trop peur de faire tout échouer.

Cette fois, ce fut au tour du Manchot de s’installer devant l’appareil téléphonique. Il composa un numéro.

– Je voudrais parler à Ken, s’il vous plaît.

– Une seconde.

Le garçon de table vint à l’appareil. Aussitôt, parlant d’une voix éteinte, le Manchot demanda :

– Vous savez ce qui est arrivé à Herman ?

– Qui êtes-vous ?

– Le notaire Gendron. Vous avez dû entendre parler de moi.

– Oui.

– Herman est derrière les barreaux.

– Je sais.

Ken répondait très brièvement, sans doute pour éviter de se compromettre.

– Tout ça à cause de ce maudit Manchot. Mais il ne l’emportera pas en paradis. Il n’en a pas eu assez. Je suis prêt à payer un bon prix. Vous êtes capable de me rejoindre les trois mêmes hommes ?

– Je comprends pas...

– Allons donc, vous savez fort bien ce que je veux dire. Il lui faut une autre correction, à ce maudit infirme. Je suppose que vous savez où se trouve son bureau ?

– Oui.

Le Manchot regarda sa montre.

– J’ai rendez-vous avec lui, à quatre heures.

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Il y a eu un incendie.

– Je sais, mais les bureaux du Manchot n'ont pas été touchés et j'ai insisté pour le rencontrer à cet endroit. C'est désert, on ne risque pas d'être dérangés. Le samedi, les ouvriers ne travaillent pas. Que les trois types se rendent en voiture près du bureau, je les retrouverai là.

Et Ken demanda :

– Je peux vous rappeler ?

– Oui.

Le Manchot s'attendait justement à cette question de Ken. C'est la raison pour laquelle il n'avait pas voulu téléphoner de son appartement. Il donna donc le numéro de téléphone de Candy.

– Je veux une description de la voiture, afin d'être certain de ne pas me tromper. Et puis, ne vous inquiétez pas, prévenez vos gars qu'ils seront grassement payés.

– Entendu, fit Ken avant de raccrocher.

– Y a pas à dire, il est prudent. Un mot par-ci, deux mots par-là, pas plus que ça. Il va peut-être appeler à l'hôtel Mont-Royal. Espérons que le notaire n'aura pas eu l'idée de rentrer plus tôt.

– Voulez-vous que je vérifie de nouveau ? demanda Candy.

– Inutile. Ken doit être déjà en communication avec la chambre de Gendron.

Ce ne fut que vingt minutes plus tard que Ken rappela à l'appartement de Candy.

– C'est vous, notaire ? Vous êtes pas à votre hôtel ?

– Non, chez un ami sûr. Pourquoi ?

Ken ne répondit pas à la question.

– Je vous demande de plus me téléphoner à la boîte. Le Manchot et la police sont capables de faire surveiller les lignes. J'ai pu rejoindre mes trois types. Ils demandent le double de la dernière fois.

– Je vous ai dit que je paierais bien.

– Bon, ils seront là à quatre heures, mais ils stationneront pas sur la rue Saint-Denis. Ils seront sur Marie-Anne. Une voiture Chevrolet 1978 de couleur bleue. Vous ne pourrez pas les manquer.

– Merci bien. Le Manchot se souviendra d'eux... et ce sera réciproque pour vos trois amis, ajouta-t-il avec un ricanement presque imperceptible.

Il raccrocha.

– Candy, apporte ton revolver, on ne sait jamais. Mais, autant que possible, il ne faut pas nous en servir. Il serait trop bête de nous réveiller derrière les barreaux avec une accusation d'homicide contre nous.

Et quelques instants plus tard, le détective et sa collaboratrice roulaient vers le centre-ville.

*

– Quatre heures, murmura le Manchot. Va jeter un coup d'œil ; mais attention, il ne faut pas que tu te fasses voir.

Candy sortit de la ruelle. Au coin de la rue Marie-Anne, elle s'arrêta et inspecta les environs. Les voitures en stationnement, le samedi après-midi, étaient plutôt rares dans ce coin de la ville. Il n'y avait aucune voiture bleue. Elle allait s'éloigner lorsqu'une automobile passa lentement sur la rue. Elle eut tout juste le temps de se jeter le long du mur.

– Ce sont eux. Voiture Chevrolet, bleue, trois hommes...

L'automobile venait de s'arrêter à une centaine de pieds du coin.

– Robert ! Venez. Ils sont là.

Le Manchot rejoignit sa collaboratrice. Se glissant entre les maisons, ils approchèrent rapidement du coin. Ils longeaient les murs, se cachant de temps à autre derrière les quelques rares autos, ou encore dans les entrées des logis.

– Nous y sommes. Je vais passer de l’autre côté. J’ouvre à l’avant, toi à l’arrière.

– O.K.

Tous les deux s’avancèrent rapidement. Le conducteur de la voiture resta stupéfait en voyant la portière s’ouvrir. Un revolver était braqué sur lui.

– Descends.

Candy avait ouvert la portière arrière, de l’autre côté.

– Vous deux aussi. Pas un geste, pas un faux mouvement car je suis très nerveuse et mon petit joujou pourrait laisser partir des caresses que vous aimerez pas.

– Mais qu’est-ce que ça veut dire ? fit un des hommes.

– Vous allez comprendre très vite. Marchez devant nous. Vous entrerez dans la ruelle.

Les trois comparses commençaient effectivement à comprendre.

– Vous n’allez pas nous abattre...

– Nous ne sommes pas des assassins. Et, surtout, on ne s’attaque jamais comme des lâches, à des gens sans défense.

– Surtout à des pauvres types comme vous, ajouta Candy.

Pendant qu’elle surveillait les trois hommes, le Manchot ouvrit une porte qu’il avait pris soin de déverrouiller en arrivant à son bureau.

– Entrez, messieurs.

Les trois hommes se retrouvèrent dans un véritable gymnase. Ça sentait encore la fumée.

– Où sommes-nous ?

– À mon bureau. Cet appartement me sert de salle d’entraînement. Candy et moi, nous avons justement besoin d’un peu d’exercice. Placez-vous face au mur, les mains en l’air.

Aussitôt, Candy s’avança.

– Laissez-moi faire, dit-elle : j’adore fouiller les hommes.

Et elle descendit ses mains le long du corps des trois hommes, prenant un malin plaisir à s’attarder, à les rendre mal à l’aise.

– Tiens, tiens, un couteau... pas de revolver, cependant.

L'un des trois répondit :

– On n'est jamais armés.

Le Manchot se dirigea vers une petite case, au fond du gymnase. Il enleva son veston, déposa son revolver dans la case et demanda à Candy d'en faire autant. Puis, le détective s'approcha des trois hommes qui n'avaient pas osé bouger.

– Lequel de vous trois m'a menacé avec un couteau ?

Il ne reçut aucune réponse.

– Est-ce toi ? Tourne-toi.

Et il donna un violent direct de la droite au ventre d'un des trois types. Immédiatement, les deux autres réagirent. Ils savaient que ni Candy ni le Manchot n'étaient armés. Ils pouvaient donc se défendre.

Le plus gros des trois fonça comme un fou sur Candy, cherchant à la saisir à la gorge. D'un seul geste, Candy l'attrapa par le bras et, se retournant brusquement, elle le fit basculer par-dessus son épaule. Sans perdre une seconde, alors que l'homme était encore au plancher, elle lui écrasa le nez d'un puissant coup de talon. La grosse face se plissa en un millier de rides, tandis que l'homme laissait entendre un étrange gargouillis.

Pendant ce temps, l'autre type avait cherché à prendre le Manchot par surprise. Mais ce dernier se tenait sur ses gardes et, comme le type allait le saisir par-derrière, il se retourna subitement en lançant sa jambe de côté.

Le tranchant de son pied atteignit son adversaire en pleine poitrine. Il croula au sol. Le premier, celui qui avait reçu le coup de poing du Manchot, s'était remis sur pieds. Cette fois, Dumont le poussa durement contre le mur. Le retenant par les cheveux de sa main gauche, il le martela de coups à la figure et à l'estomac.

– Tu as pris plaisir à me frapper, n'est-ce pas ? Comment aimes-tu ça ?

Quant à Candy, elle avait attendu que son adversaire se relève complètement pour lui assener un coup de genou dans le bas du

ventre. Maintenant, l'homme se tordait de douleur.

– Attention, Candy !

Les trois hommes avaient de l'endurance. Celui que le Manchot croyait avoir mis knock-out avec son coup de pied était maintenant debout. Candy lui tournait le dos et, rapidement, il s'était avancé et l'avait saisie à la gorge.

Mais il eut le malheur de placer son avant-bras droit devant la bouche de Candy. Le Manchot entendit un cri de douleur. La jolie blonde venait de prendre une solide « mordée » dans le bras potelé de l'homme. Il lâcha prise. Candy se retourna et les coups se mirent à pleuvoir.

À présent, le Manchot frappait les trois hommes à tour de rôle. Il ne voulait pas les blesser sérieusement. Il les frappait du pied dans les côtes ou sur les jambes tandis que Candy se laissait tomber, le genou en avant, sur les reins des trois types.

– C'est assez, fit enfin le Manchot. Je crois que, la prochaine fois, ils y penseront à deux fois avant de m'attaquer comme des chiens enragés.

– Qu'est-ce que nous faisons d'eux ?

– Va chercher la voiture et viens la stationner dans la ruelle.

Candy obéit. Les trois hommes étaient incapables de se tenir debout. Dumont les souleva et les jeta pêle-mêle, entre les deux sièges, à l'arrière de l'automobile. Candy s'assit, plaçant les pieds sur les trois hommes.

– Vous inquiétez pas. Si l'un d'eux bouge, il goûtera à mon talon.

Après avoir bien verrouillé la porte de son gymnase, le Manchot s'installa au volant et fila tout droit vers le Mont-Royal, situé tout près de là. Quand il trouva, enfin, un endroit désert, il stationna sa voiture.

– Vas-y, Candy, fais-les descendre.

Les trois hommes titubaient. Candy les poussa hors de la voiture en donnant à chacun un vigoureux coup de pied dans le dos.

– Ça y est !

Rapidement, l'assistante du Manchot se glissa sur la banquette avant.

–Allons-y !

La voiture s'éloigna rapidement.

– Mission accomplie, murmura le Manchot.

Candy, brusquement, glissa ses deux bras autour du cou de son patron et l'embrassa sur la joue.

– Merci, Robert ! J'adore me battre. Ça fait longtemps que j'ai pas eu autant de « fun ». Maudit que j'aime ça !

IX

Vente aux enchères

Le Manchot ne fut guère surpris en ouvrant les journaux du lundi. Dans les « grands » quotidiens, autant français qu'anglais, on faisait écho aux nouvelles parues dans les feuilles de chou de la fin de semaine.

Carmen Nadeau avait accordé de nombreuses entrevues. Par contre, on disait que le Manchot avait refusé de recevoir les journalistes. On reproduisait une copie du reçu préparé par Candy. C'était la preuve, selon les journalistes, que le Manchot travaillait pour mademoiselle Nadeau et que, surtout, il croyait aux étranges propriétés du fameux bijou.

Le sergent-détective Duval avait téléphoné à Dumont, au cours de l'avant-midi.

– Je viens de recevoir le rapport de la balistique.

– Et alors ?

– Vous aviez vu juste. C'est bien avec le revolver d'Herman qu'on a tiré deux balles dans le cadavre de Lefrançois.

– Je le savais. J'avais tout compris.

– Vous refusez toujours de m'en dire plus long ?

– Je sens que le dénouement approche. Je vais vous demander une faveur, Duval. Est-ce que je pourrais m'entretenir, seul à seul, avec Herman Fielding ?

– C'est toujours possible. Bernier n'en saura rien, c'est le principal. Mais j'ai longuement interrogé Fielding, il refuse de parler.

Le Manchot esquissa un sourire.

– Moi, je saurai lui desserrer la margoulette. Autrement, il risquera de passer plusieurs mois derrière les barreaux.

Duval n'était pas de cet avis.

– Après tout, tirer deux balles dans un type déjà mort, ce n'est pas un meurtre.

– Non, mais c'est quand même profaner un cadavre. Et ce n'est pas tout. Herman peut être accusé d'être le complice d'une immense escroquerie.

– Comment ça ?

– Je me comprends.

Duval promit de rappeler le Manchot dès qu'il aurait pu préparer l'entrevue.

Dumont venait à peine de raccrocher, que le téléphone sonna de nouveau. C'était Candy.

– Patron, je suis au Mont-Royal. Le commis vient de me dire que le notaire a payé sa chambre.

– Il ne faut pas qu'il parte. Au besoin, je ferai intervenir la police.

– Pas nécessaire. Vous m'avez dit d'employer tous les moyens pour le retenir ? Monsieur Gendron semble pas me connaître. J'ai passé deux fois près de lui. Il m'a regardée... disons comme tous les hommes me regardent.

– Ne va pas commettre de bêtises, Candy.

– Vous inquiétez donc pas pour moi. Vous avez pourtant vu, samedi, que je suis capable de me tirer d'affaire et que les hommes, ça me fait pas trembler. Le notaire est assez âgé, donc plus faible... et souvent, sur bien des côtés. Un vieux garçon ou un veuf comme lui, ça doit manquer d'une présence féminine.

– Toi, j'ai l'impression que tu as une idée derrière la tête. Espérons qu'on ne tardera pas à agir. Je ne voudrais pas que tu t'engages dans une aventure qui pourrait durer plusieurs jours.

Candy éclata de rire.

– Je me plaindrai pas. Après tout, le notaire est pas si mal. Et puis, ce sont pas tous les hommes qui me repoussent.

Et elle raccrocha après avoir lancé cette pierre dans le jardin du Manchot. Quelques minutes plus tard, Candy frappait à la porte de la

chambre du notaire Gendron. Ce dernier ouvrit. Candy se rendit immédiatement compte qu'il était en train de préparer ses valises.

– Vous êtes bien le notaire Gendron ? s'enquit-elle en soignant son accent.

– Oui, pourquoi ?

– Je pourrais vous dire deux mots, en particulier ?

Le notaire était hésitant.

– De quoi s'agit-il ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

– Je vais vous expliquer. Vous permettez que j'entre ?

Le notaire était dans la porte et Candy se frôla contre lui en pénétrant dans la chambre.

– Le hasard fait bien les choses, fit-elle. Je suis arrivée à Montréal ce matin. Je n'ai qu'une amie ici, et elle est absente. Il me fallait me lancer à la recherche d'un notaire lorsque j'ai entendu le préposé au comptoir vous dire : « Je vais préparer votre compte, notaire. » C'est alors que j'ai demandé au type, le numéro de votre chambre... Mais je crois que vous partez...

Gendron dévorait Candy des yeux. Cette dernière, avant même d'y être invitée, s'assit dans un fauteuil, croisa la jambe et sa robe remonta, révélant la majeure partie de ses cuisses. Elle ne fit pas un geste pour en cacher la vue au notaire.

– Hélas ! oui. Mon devoir m'appelle à l'extérieur de Montréal. J'habite en Gaspésie.

– Et vous ne pouvez pas vous attarder... quelques heures... quelques jours, peut-être ?

– Je vois que vous êtes étrangère à cette ville. Ici, toutes les chambres sont retenues à l'avance. Je suis certain que, déjà, ma chambre est louée.

Candy s'écria :

– Mais si ce n'est que ça, notaire, ça peut facilement s'arranger.

– Comment ça ?

– Mon amie m’a prêté son appartement. Elle est en voyage. Un homme de loi, comme vous, un professionnel, je n’aurais aucune crainte à vous inviter. D’ailleurs, il se peut que ce ne soit que pour quelques heures.

Gendron semblait beaucoup moins mal à l’aise.

– De quoi s’agit-il ?

– D’un héritage. Une de mes tantes est décédée et m’a laissé douze mille dollars. Mais voilà que je viens d’apprendre que le fils de cette tante, mon cousin, veut contester le testament. J’ai appelé le notaire, mais il est absent. Je ne veux pas le rencontrer seule. J’ai vu un avocat, mais ce dernier m’a conseillé d’entrer en communication avec un notaire en arrivant à Montréal. J’étais sur le point de téléphoner à la chambre des notaires, lorsque j’ai entendu votre nom. J’ai bien fait de venir. Vous m’inspirez confiance.

Candy se leva lentement.

– Moi, j’ai toujours été malchanceuse dans la vie...

Elle avait pris un ton rempli de tristesse. L’assistante du Manchot aurait fait une excellente comédienne.

– J’ai toujours de la difficulté à garder mes emplois. Je ne sais pas pourquoi, mais les hommes me font toujours des propositions... vous comprenez ce que je veux dire, n’est-ce pas ? Et puis, je dois l’avouer, je suis faible, j’ai de la difficulté à résister. Les hommes sont tous semblables. Quand ils ont eu ce qu’ils désirent, ils vous mettent de côté. Après avoir croqué la pomme, ils jettent le trognon. Enfin, la chance allait me sourire, ces quelques milliers de dollars allaient me faire voir la vie en rose, et voilà que...

Elle s’arrêta de parler, étouffa un sanglot et porta la main à ses yeux.

– Allons, allons, tout ça peut probablement s’arranger. Je suis prêt à vous accompagner chez votre notaire.

– C’est vrai ?

Candy se mit à pleurer.

– Des hommes comme vous, il ne s’en fait sûrement plus. Oh ! merci monsieur.

Elle se laissa glisser dans les bras du notaire, l'embrassa sur les deux joues.

– Vous êtes mon sauveur.

Elle se collait à lui. Gendron ne pouvait faire autrement que de sentir les moindres courbes du corps de Candy. Il commençait à avoir chaud. Il se dégagea lentement en murmurant :

– Je vais terminer mes valises.

– Je vais vous aider. Ensuite, vous viendrez à l'appartement de mon amie. On n'attend pas mon notaire avant demain... peut-être même mercredi. Ça ne vous ennuie pas trop ?

– Aucunement, répondit rapidement le notaire.

Puis, comme pour ne pas laisser de mauvaise impression, il s'empressa d'ajouter :

– Vous savez, je peux chercher une chambre dans un autre hôtel.

– Que je vous voie ! Vous êtes assez bon de me rendre service...

Candy se pencha devant le notaire, pour placer une pièce de vêtement dans la valise de l'homme de loi, et elle sentit le regard du notaire se faufiler dans son décolleté. « Il est bien comme tous les hommes ; un vieux maquereau. Il sera pas du tout difficile à retenir. Quand une femme sait s'y prendre, l'homme devient une poire mûre qu'on a plus rien qu'à cueillir. »

*

– Allô !

– Monsieur Dumont ?

– Oui.

– Ici Carmen Nadeau. J'espère que vous n'êtes plus en colère contre moi ? Je vais vous expliquer exactement où je voulais en venir. Peut-être que vous m'en voudrez un peu moins, d'autant plus que ça peut vous rapporter passablement.

– Que voulez-vous dire ? demanda le Manchot.

– Je vous retiens pour demain soir.

– Dites donc, je ne suis pas à votre service...

– Nous avons un contrat, ne l'oubliez pas. Si vous avez des engagements, annulez-les. J'ai besoin de vous.

Dumont détestait recevoir des ordres. Par ailleurs, il ne voulait pas rater le dénouement de cette aventure qu'il considérait comme quelque peu loufoque.

– Alors, qu'y a-t-il demain soir ?

– Je veux que vous m'apportiez l'Abeille amoureuse.

– Chez vous ?

– Non, j'ai retenu un salon dans un hôtel. J'y recevrai, non seulement des journalistes, mais également des collectionneurs, des antiquaires, des gens intéressés à se procurer mon bijou. Il y aura vente aux enchères.

– Tiens, tiens.

– Maintenant, vous comprenez le pourquoi de toute cette publicité ? Me croyez-vous toujours aussi imbécile ?

– Je n'ai jamais dit ça ; au contraire, je vous trouve terriblement intelligente.

– Merci du compliment. Si tout va bien, je vendrai mon bijou et en retirerai plusieurs milliers de dollars. Évidemment, vous recevrez une commission.

– Vous êtes trop aimable. Au fait, avez-vous invité le notaire Gendron ?

– Non, je crois qu'il est retourné à Matane.

– Il n'était pas parti, il y a quelques minutes. J'ai eu certains renseignements. J'aimerais bien qu'il assiste à cette fête.

Carmen Nadeau parut surprise.

– Je ne sais pas si ça l'intéressera. Il m'a dit qu'il s'était attardé beaucoup trop longtemps à Montréal. Je vais appeler quand même au Mont-Royal, en espérant qu'il soit toujours là.

– À quelle heure désirez-vous me voir arriver avec le bijou ?

– J’ai convoqué tout le monde pour huit heures. Mais comme je connais les journalistes, ça ne commencera pas avant huit heures et demie.

– Comptez sur moi, je serai là.

– Et surtout, n’oubliez pas le bijou. C’est la pièce la plus importante.

Le Manchot raccrocha. Il alla creuser dans sa boîte à bouquets. L’écrin était toujours là.

– Je ne le prendrai que demain. J’ai l’impression que certaines personnes auront des surprises, à cette vente aux enchères.

X

La mort faillit tout gâcher

Robert Dumont s'était mis en communication avec le sergent-détective Duval.

– Pas nécessaire d'être invité, Duval. D'ailleurs, j'ai bel et bien l'impression que, demain, les journaux inviteront tous les curieux à assister à cette vente.

– Vous y serez vers huit heures trente ?

– Oui.

– Vous avez vu Herman ?

– Oui, je vous remercie. J'ai appris tout ce que je désirais, d'ailleurs, il ne pouvait faire autrement que de parler.

Le lendemain midi, le Manchot téléphonait à Candy. Elle ne pouvait pas tellement parler, le notaire étant chez elle.

– Tu n'as qu'à répondre à mes questions, suggéra Dumont. Avant que vous quittiez le Mont-Royal, a-t-il reçu un appel de mademoiselle Nadeau ? Il a dû te dire que c'était un client et t'a peut-être mentionné qu'il serait occupé ce soir.

– C'est exact.

– Parfait. Il sera fort surpris lorsqu'il te verra arriver à mon bras, à cette vente aux enchères.

– Ah ? Parce que tu... vous...

– Je t'expliquerai. Fais en sorte d'être ici à sept heures trente au plus tard.

Au cours de la journée, il tenta à quelques reprises d'entrer en communication avec Michel Beaulac, mais personne ne répondait à l'appartement de son collaborateur. « Je lui a dit de rentrer mardi soir au plus tard, et il m'a pris au mot. J'aurais bien aimé qu'il soit

présent à cette vente, lui aussi. On ne sait jamais, il peut y avoir des pépins. » Par contre, Duval avait promis d'y être et il était probable que le sergent-détective se ferait accompagner d'un ou deux hommes. Comme il l'avait si bien deviné, les journaux parlaient de la vente aux enchères et tout le public pouvait y assister. « Plus il y aura de monde, plus Carmen Nadeau pourra obtenir un excellent prix pour son pendentif. »

À sept heures trente exactement, Candy arrivait à l'appartement de son patron.

– Et comment va notre ami le notaire ?

Candy esquissa un sourire.

– Je n'ai eu aucune difficulté à le faire demeurer à Montréal. Je puis vous dire que, pour un homme de son âge, il est surprenant et...

– Inutile d'ajouter des détails, interrompit Dumont. Je comprends exactement tout ce que tu veux dire.

– Jaloux ?

– Ne sois pas ridicule.

Candy aperçut l'Abeille amoureuse, sur le bureau du Manchot.

– Oh ! Robert, faites-moi plaisir ! Laissez-moi porter le bijou, je pourrai jouer la comédie.

– Jamais de la vie !

– Pourquoi pas ? Si vous avez besoin de moi pour démontrer les pouvoirs merveilleux de l'Abeille, je pourrai jouer la comédie.

– Pour ça, je n'ai aucun doute, soupira Dumont, qui se souvenait fort bien de la scène qui s'était déroulée dans son bureau.

– Et puis, on sait jamais. On vous surveillera, on vous attaquera peut-être pour vous voler le bijou, mais on pourra jamais se douter que je l'ai au cou. J'aimerais tellement le porter.

Le Manchot haussa les épaules :

– Après tout, pourquoi pas ? C'est une idée comme une autre.

– Oh ! merci Robert.

Candy se le passa immédiatement au cou, puis regarda le détective.

– Je me sens déjà toute troublée...

– Je t’en prie, ne recommence pas. Il faut se hâter, je ne veux pas que nous soyons en retard.

Lorsqu’ils arrivèrent à la salle louée par Carmen Nadeau, une foule de journalistes, d’acheteurs en puissance et de curieux se pressaient déjà à l’entrée. C’était réellement un succès.

– Enfin, le voilà, s’écria Carmen, en voyant apparaître le Manchot. On vous attendait avec impatience. Bonsoir, mademoiselle Varin.

Le notaire accompagnait Carmen Nadeau. Quand il reconnut Candy, il devint plus pâle que la mort.

– Vous ?

– Oui, notaire, j’ai oublié de vous dire que, dans mes moments libres, je travaille également pour Robert Dumont.

Le Manchot aperçut le sergent-détective Duval. Deux hommes se tenaient également près de lui, deux détectives, sans aucun doute.

– Ne laissez pas partir ce notaire, lui dit tout bas le Manchot. Je veux qu’il demeure ici jusqu’à la fin.

– Compris.

Gendron venait d’apercevoir le pendentif au cou de Candy.

– Oh, mais je comprends tout, maintenant... hier soir... votre passion. Vous aviez la garde de ce collier, vous l’aviez déjà porté ?

Candy lui décrocha son plus beau sourire.

– Exactement, notaire. J’avais peur de ne pas être à la hauteur, alors j’ai demandé l’aide de l’Abeille amoureuse.

Carmen tendit la main.

– Donnez-moi mon collier, fit-elle à Candy. Tous ont hâte de l’examiner de près.

La journaliste alla déposer le bijou sous une cloche de verre. On pouvait admirer le pendentif, mais on était incapable d’y toucher.

Ce ne fut que vers dix heures que Carmen Nadeau réclama le silence.

– Vous avez tous lu dans les journaux ce qui est arrivé, fit-elle d'une voix forte. Ce bijou rend les femmes amoureuses, mais porte malheur aux hommes qui osent se l'accaparer. Nous pouvons vous en donner une preuve, non pas en vous racontant des légendes, mais des faits qui se sont passés, il y a à peine quelques heures.

Elle demanda au notaire.

– Notaire Gendron, vous n'osiez pas transporter ce bijou, vous en aviez une certaine crainte, n'est-ce pas ?

– C'est exact.

– Pourtant, il vous fallait me le livrer. Qu'avez-vous fait ?

– J'en ai confié la garde à mon chauffeur, c'est lui qui l'a transporté de Matane à Montréal et c'est lui qui devait vous le remettre.

– Et qui était votre chauffeur ?

– Monsieur Lefrançois, de Matane.

Carmen Nadeau exhiba alors deux coupures de journaux.

– Un homme abattu de deux balles. Son cadavre est retrouvé dans le port de Montréal, lut-elle à haute voix.

Puis, s'emparant du second journal, elle montra une photo.

– Voyez, ici, on dit que le cadavre est identifié. Il s'agit bien du chauffeur de monsieur Gendron, il s'agit de l'homme qui a transporté cet étrange bijou.

Se tournant du côté de Candy, elle ajouta :

– Je viens tout juste d'apprendre un fait nouveau. Plusieurs d'entre vous connaissent mademoiselle Varin, jeune femme à l'emploi du célèbre détective le Manchot. Eh bien, mademoiselle Varin avait la garde de l'Abeille amoureuse. Elle ne croyait pas en ses pouvoirs. Elle a porté le bijou.

Il y eut des murmures.

– Notaire, pouvez-vous raconter ce qui vous est arrivé la nuit dernière, à l'appartement de mademoiselle Varin ?

Le notaire devint rouge comme une pivoine. On aurait dit qu'il allait éclater.

– Mademoiselle, vous me mettez à la gêne.

Carmen reprit, en souriant :

– Disons simplement que le notaire a passé une nuit très agitée. Pourtant, ce n'est pas un homme très jeune, ni particulièrement séduisant...

Il y eut des rires.

– J'espère que ça ne vous offusque pas, notaire. Je ne voudrais pas vous blesser. Maintenant, je crois que j'ai suffisamment discuté. Moi, je ne veux pas conserver ce bijou d'une valeur inestimable, surtout pour un collectionneur. Alors, je l'offre au plus offrant.

Immédiatement, le notaire Gendron éleva la voix :

– J'ai ici une offre de parents de mademoiselle Géraldine Bourgeoys, ma cliente qui est décédée et qui était propriétaire du bijou. Ces personnes, qui désirent garder le bijou dans la famille, offrent vingt-cinq mille dollars à mademoiselle Nadeau.

Il y eut des cris, des murmures. Des photographes s'empressèrent de prendre des photos du notaire mais déjà, quelqu'un lançait :

– Moi, j'en offre trente mille.

Et à peine cinq secondes plus tard, on entendait : « Trente-cinq mille. » La valse des dollars venait de débuter. Et pendant près de trente minutes, les collectionneurs d'objets inusités se relancèrent la balle. Le Manchot n'en croyait pas ses oreilles. Lorsqu'une voix lança : « Cent mille dollars », il y eut un profond silence et Carmen Nadeau, étranglée par l'émotion, murmura :

– Cent mille une fois... cent mille deux fois... cent mille...

– Un instant.

Tous les yeux se tournèrent du côté du Manchot.

– Avant que la vente ne se concrétise, j’ai des déclarations importantes à faire. Remarquez que je ne peux pas empêcher cette vente, si quelqu’un est assez fou pour payer cent mille dollars.

Et pendant que la foule murmurait, le Manchot tira un papier de sa poche.

– Vous savez tous que mademoiselle Nadeau travaille également comme évaluateur pour un marchand de bijoux. Eh bien, j’ai ici un papier signé de sa main, évaluant le bijou à trois mille dollars. Si jamais on m’avait volé l’Abeille amoureuse, c’est le montant que je devais réclamer à mes assurances.

– Mais, c’était un minimum, protesta Carmen, je vous ai dit que...

– Devant témoin, vous avez dit que le pendentif valait, tout au plus, six mille dollars, n’est-ce pas, mademoiselle Varin ?

Candy approuva de la tête.

– Il y a une chose que tous, vous ignorez. C’est le sergent-détective Duval, ici présent, qui m’a appris la nouvelle. Lorsqu’on a tiré deux balles dans le corps de Lefrançois, ce dernier était déjà mort.

Duval et ses hommes eurent de la difficulté à imposer le silence.

– Déjà, je me doutais qu’il y avait toute une manigance dans cette affaire, qu’on se servait de moi comme d’une bonne poire, fit le Manchot. Mais, c’est vous, mademoiselle Nadeau qui avez éclairé ma lanterne lorsque vous avez commis une grave erreur, en causant avec moi, au téléphone. Vous m’avez déclaré que vous saviez que Lefrançois était mort d’une crise cardiaque, qu’il ne s’agissait pas d’un assassinat. Alors, j’ai compris toute la machination.

Il montra le notaire Gendron.

– Cet homme de loi savait, qu’avec l’aide d’une habile journaliste, d’une bonne mise en scène, on pouvait berner le public. Le notaire, pas plus que Lefrançois, ne croyait aux fameuses propriétés de l’Abeille amoureuse. Ils se sont entendus avec mademoiselle Nadeau pour préparer une escroquerie de grande classe, quelque chose de très habile. Il fallait, évidemment, rendre l’affaire mystérieuse. On décide alors de me faire entrer, malgré moi, dans le

jeu. Lefrançois m'écrit une lettre pour retenir mes services, disant qu'il se sent menacé de mort.

Carmen essaya d'interrompre le Manchot.

– Vous voyez bien qu'il ne sait plus ce qu'il dit.

Cette fois, la foule était du côté du Manchot et on fit taire la journaliste.

– Le notaire avait tout prévu. Il avait rejoint un ami, Herman Fielding, un type peu scrupuleux qui a déjà fait de la prison et qui habitait la Gaspésie, autrefois. Herman devait simuler une attaque contre Lefrançois, le blesser, s'il le fallait. Ensuite, ce dernier entrerait en communication avec moi. Il m'avait déjà écrit. Pendant ce temps, Carmen Nadeau devait commencer sa publicité, parlant de l'Abeille amoureuse, des malheurs de Lefrançois, de mon intervention... Plus que ça : Lefrançois avait déposé l'écrin dans un casier de la gare centrale. D'après leur plan, je devais aller chercher le bijou, mais Herman et ses hommes se seraient chargés de m'attaquer, de me blesser, mais auraient pris la fuite avant de pouvoir me voler. Mais tout ça n'a pas pu se produire. Pourquoi ? Parce que la mort a failli tout gâcher. Oui, au moment où l'on s'y attendait le moins, Lefrançois succombe à une crise cardiaque. Tout le plan s'écroule.

Candy regardait son patron avec admiration.

– J'ignore si c'est le notaire ou encore mademoiselle Nadeau qui a eu une autre idée géniale. Ils ont demandé à Herman de tirer deux balles dans le corps de Lefrançois et d'aller déposer le cadavre dans un endroit désert du port de Montréal. Cette fois, ça devenait plus sérieux ; il y avait ce qui semblait être un meurtre. La suite, maintenant, vous la devinez ; vous avez lu les articles de mademoiselle Nadeau. Elle avait tout préparé à l'avance. Elle n'a eu qu'à ajouter certains passages me concernant pour donner plus de crédibilité à son histoire et de valeur à son bijou.

Le notaire Gendron s'écria :

– Mesdames, messieurs, vous êtes tous témoins. Monsieur a porté de sévères accusations contre moi. Il m'accuse d'avoir monté une escroquerie, d'avoir cherché à berner le public avec l'aide de

mademoiselle Nadeau. Je vais lui intenter une action en justice. Il n'a apporté aucune preuve et...

Cette fois, ce fut au tour de Duval d'intervenir. Le Manchot, quelques instants plus tôt, lui avait tendu quelques feuilles de papier.

– Pardon, notaire Gendron, des preuves, j'en ai. Nous avons arrêté Herman Fielding. Nous avons retrouvé son revolver. Aucun doute là-dessus, c'est bien l'arme qu'on a utilisée pour tirer deux balles dans le cadavre de Lefrançois. Fielding ne veut pas être accusé d'avoir profané un cadavre, il ne veut pas qu'on l'accuse d'avoir lancé la justice sur une fausse piste en laissant croire à un meurtre.

Il montra les documents aux journalistes.

– Il a signé une déclaration. Il accuse le notaire Gendron, mademoiselle Nadeau et le défunt Lefrançois d'avoir préparé toute cette supercherie.

Cette fois, le notaire était pris. Mais Carmen Nadeau, petit à petit, reprenait de son assurance.

– Nous n'avons volé personne, cria-t-elle. Ce bijou m'appartient réellement et j'ai le droit d'en disposer comme je le désire. La légende qui entoure l'Abeille amoureuse est véridique. On la retrouve dans des livres très anciens. Nous n'avons commis aucun meurtre. Nous avons fait une mauvaise blague en tirant deux balles dans le corps d'un homme déjà mort, c'est vrai. Nous avons dérangé messieurs les policiers. Est-ce un crime si grave que de faire travailler nos chers policiers ? Je comprends qu'ils n'aiment pas être dérangés dans leurs habitudes...

Quelques curieux se mirent à rire des blagues de la journaliste. Mais, de nouveau, le sergent-détective Duval intervint en s'approchant d'elle.

– Mademoiselle, j'ai un mandat d'amener contre vous. Vous essaierez d'amuser les juges avec vos blagues de mauvais goût. Vous aussi, notaire, vous allez nous suivre.

– C'est Herman qui a tiré sur Lefrançois...

– Oui, vous l’avez bien payé pour qu’il le fasse. Il est prêt à le dire à la cour.

Le Manchot murmura quelques mots à l’oreille du sergent-détective.

– Mon ami Robert Dumont a raison. Vous tous, qui êtes venus ici ce soir, vous avez toujours la possibilité de vous procurer ce fameux bijou. Mademoiselle Nadeau en est la propriétaire et elle a décidé de vendre le pendentif aux enchères. Cependant, il fallait que la vérité éclate. Avant que nous partions, nous pouvons recommencer la vente.

Personne ne parlait.

– Les parents de mademoiselle Bourgeoys offrent-ils toujours vingt-cinq mille dollars, notaire ? demanda ironiquement le Manchot.

– Non, murmura l’homme de loi.

Quelqu’un lança alors, « mille dollars », puis le prix grimpa, mais cette fois, les enchères s’arrêtèrent à trois mille deux cents dollars.

– Je ne vends pas en bas de quatre mille, cria Carmen Nadeau, c’est bien mon droit ?

– Mais oui, mademoiselle.

Candy alla soulever la cloche de verre et prit le pendentif.

– Tenez, portez-le, mademoiselle, vous tomberez peut-être amoureuse des matrones ou de vos co-détenues.

– Oh !

– Vous pourrez également dire que c’est une grosse poupée aux cheveux platine, pâle imitation des stars de cinéma et répondant au nom juteux de Candy, qui vous l’a passé au cou.

*

Le lendemain matin, les journaux racontaient toute l’histoire avec maints détails.

– Mais ce n’est pas juste, fit Candy.

– Comment ça ? demanda le Manchot.

– On parle à peine de vous. Moi, je m'en fous, mais vous, c'est différent. On mentionne à peine votre nom. Selon les journalistes, ce serait le sergent-détective Duval qui aurait débrouillé toute l'affaire.

Robert Dumont sourit.

– C'est exactement ce que je désirais, Candy. Le cher inspecteur Bernier est obligé de reconnaître le talent d'un de ses hommes, quant à nous, nous venons de nous faire un ami qui pourra nous rendre de précieux services.

La porte du bureau du Manchot s'ouvrit soudain.

– Salut tout le monde. Tel que promis, boss, je suis à l'heure. Dites donc, il semble s'en être passé, des choses, durant mon absence, fit Michel Beaulac en montrant le journal.

– Oui, j'ai cherché à te rejoindre, hier, durant tout l'après-midi. Tu aurais sûrement aimé assister à cette vente aux enchères.

– Nous sommes arrivés à Montréal vers neuf heures. D'ailleurs, j'y serais probablement pas allé. J'aurais pas voulu la laisser seule, le premier soir.

Candy le regarda avec de grands yeux.

– Dis-moi pas que tu t'es marié ?

– Hey ! La folle ! Est-ce que j'ai l'air d'un cave ?

– Sois un peu plus poli, veux-tu ?

– Le boss t'a pas dit que j'avais rencontré l'amour de ma vie ? Et c'est pas une Canadienne.

Candy s'écria :

– Ça c'est l'boutte du boutte ! Michel amoureux d'une étrangère. Vite, présente-nous ta perle rare.

– Je regrette, mais il vous faudra patienter, peut-être un jour ou deux. Elle va décorer l'appartement à sa façon et, ensuite, on vous invitera. Attendez-vous à une surprise.

Qui donc Michel a-t-il rencontré ? De quelle race est cette jeune fille dont il se dit follement amoureux ?

Cette nouvelle venue dans la vie de Michel Beaulac pourra apporter de nombreux changements dans l'attitude du collaborateur du Manchot.

Ne manquez pas la prochaine aventure du Manchot et de ses acolytes, intitulée : *Monsieur Jonas.*

Cet ouvrage est le 406e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

[*] Lire *Le Manchot* n° 4, « Allô... ici la mort ! »